



**UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE**  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

**EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS**  
V B et X A, B, C.



Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

# PROPOS

L'originalité de la deuxième guerre mondiale en Europe, dont on célèbre le quarantième anniversaire de l'arrêt des combats, c'est qu'elle n'a pas donné lieu au traité de paix classique entre les belligérants, mais simplement à la reconnaissance par les vainqueurs des acquis géographiques et politiques que la seule force des armes leur avait procurés. Cette situation continue de marquer des pays et des générations d'hommes qui n'en peuvent, mais. Le poète a écrit : « Tristes instants pour une nation que ceux où le plus tard chez soi disparaît ». Les hommes ne sont plus maîtres de leur destin.

A l'instar de Rome et de Carthage qui viennent de signer symboliquement la paix au bout de 2.131 années, l'Europe ne viendra-t-elle à bout de sa division qu'au terme d'une si longue patience ? La question est sans réponse, mais l'histoire qui, par définition, est le changement, si elle ne saurait sans risque être hâtée, ne saurait non plus rester figée — « médions-nous de ceux qui nous proposent des solutions finales » : l'idéologie ne tient pas lieu d'histoire.

Quand et comment l'évolution se fera-t-elle ? Dans la guerre ou dans la paix, nul ne le sait. Mais en vérité, c'est pacifiquement que les peuples d'Europe aspirent à retrouver la plénitude de leur destin.

J'ai devant moi le n° 20 des "Journaux de Guerre" publié par Hachette, consacré à la France des Barbelés. Huit pages sur la Captivité, textes et photographies. La rédaction signée M.T. est honnête dans l'ensemble, mais sommaire. Rien d'étonnant à cela, puisque destinée à des lecteurs d'aujourd'hui, avides d'informations ou curieux d'histoire, peu au fait de certains événements, typiques du dernier conflit mondial, telle la captivité en Allemagne de 1.500.000 Français.

Ce n'est pas sans émotion que l'ancien P.G. revoit ces documents venus du fond du temps. Certains étaient déjà bien estompés, d'autres inconnus, et pour cause, telle cette photo d'une vieille maman consultant attentivement, affichées sur un panneau électoral, les longues listes nominatives de prisonniers, dans la crainte ou l'espoir d'y lire le nom d'un mari, d'un fils ou d'un parent dont elle est sans nouvelles.

L'émeut aussi le « tiré à part » de douze dessins extraits de l'ouvrage « Journal dessiné d'un Prisonnier de Guerre » (Poméranie), par Antoine de Roux. Ces croquis sont d'une fidélité saisissante et d'un artiste. Plus que tous autres, mes yeux ont longtemps gardé, la double page repliée, le trait qui dit la mort du captif : sous un ciel bas parcouru d'oiseaux noirs, une voiture attelée, précédée et suivie de soldats, quitte le camp... La mort en exil est la plus triste des morts.

Mais le principal, à mon sens du moins, de cette publication de vulgarisation historique est constitué du fac-similé intégral d'un numéro du « Trait d'Union », celui de Noël 1940, ce journal allemand destiné à devenir, dans l'esprit de ses commanditaires du moins, la lecture des « Franzözen Kriegsgefangenen ».

Je ne sais pourquoi, j'ai tourné ces pages avec intérêt et compréhension. Amoureux de l'imprimé — je préfère Gutenberg à Mac-Luhan — j'étais curieux de parcourir un exemplaire de ce fameux journal qui avait tant circulé dans les territoires de la Captivité. Il me souvenait qu'alors je l'avais rarement feuilleté. Je voulais me rendre compte de sa facture, de sa composition, de sa tenue, de son écrit. Et de ce point de vue, l'objet en question, c'est vrai, ferait encore la pige à nombre de « médias » modernes.

Mais la crainte a priori que j'avais de plonger dans sa lecture était amplement justifiée : des pages d'une prose idéologique à prendre avec des pincettes, le Führer « en pied » et en parole, de l'histoire revue et corrigée, des lettres de lecteurs K.G., authentiques ou fabriquées, constituent un sommaire écœurant,

stupide, criminel. Les chroniques culturelles, art, poésie, musique sont impuissantes à contrebalancer l'essentiel écrit pour pervertir l'esprit et pour troubler le cœur d'hommes enchaînés, livrés à toutes les tentations, incapables pour la plupart de mesurer et de juger. Certains, par conviction, par désespoir intellectuel, ou par conversion intéressée, auront « marché ». La société captive n'était-elle pas le reflet de la société civile française d'avant-guerre ?

« On pourra apprécier le subtil choix d'articles, mêlant la propagande la plus pure aux témoignages et opinions soigneusement filtrés dans le sens d'une apparente liberté d'expression des prisonniers eux-mêmes. La qualité de l'ensemble ne peut laisser indifférent », écrit le présentateur distancié de 1983. Mais c'est précisément contre « la subtilité et la qualité » du produit qui leur était offert que les prisonniers réagirent en réservant à ces pages pernicieuses l'usage que l'on sait.

Je ne sais si vous avez vu ces images du journal télévisé, de 20 heures sur Antenne 2, le 26 avril dernier ? Peut-être, j'espère. Des images qui nous venaient d'Amérique. Mais remontons quelques années en arrière, 1985 est décidément pleine d'anniversaires...

Il y a dix ans, en 1975, prenait fin la guerre du Vietnam, la deuxième, celle menée par les Américains. Après les durs combats que l'on sait et les travers propres à toutes les guerres, la bannière étoilée était amenée à Saïgon. Vaincue, l'Amérique — ses boys — rentrait chez elle. Stupeur et honte dans tout le pays. Critiques de pleuvoir, dénonciations, procès, déballages. Les donneurs de leçon sont là, ils tiennent le pavé et le haut du pavé, dans les universités, la presse, les associations et les cercles, les églises même, les allées et les contre-allées du pouvoir, dans tous ces lieux où la « bonne conscience » aime à se nicher en cas de drame et de revers, sans oublier... le Café du Commerce et Radio-Trottoir.

Menacée dans sa cohésion, la société exige le bouc-émissaire. Il est là, tout près : ceux qui ont perdu, les vaincus — *vae victis* —, ceux qui ont fait ceci, ceux qui n'ont pas fait cela, haro sur eux ! Une histoire qui nous rappelle quelque chose, toutes proportions gardées...

Très vite les boys deviennent des hommes rejetés, méprisés, dénoncés, montrés, incompris, blessés à l'âme comme ils le furent au corps. Beaucoup le supportèrent mal, très mal, d'aucuns se réfugièrent au fond des bois, rejetant une société qui les rejetait. On nous les avait montrés et fait entendre un jour à la télévision. Triste à pleurer. L'injustice était à la dimension du pays : immense !

Mais il n'est pas d'exemple que les passions l'emportent à toujours sur la raison, même dans l'histoire. Les générations se suivent et ne se ressemblent pas. Les images télévisées du 26 avril dernier l'ont bien montré.

Partie, juste retour des choses, des campus universitaires, hier les plus farouches procureurs, la prise de conscience s'étend et gagne peu à peu de larges secteurs de l'opinion américaine. Les « Vétérans » ont désormais droit de parole et droit de cité. Ils n'ont plus honte car on n'a plus honte d'eux. Leurs concitoyens veulent les entendre dire leur guerre — qui, après tout, était celle du peuple entier — et, ce faisant, tout en leur rendant justice, assument enfin leur responsabilité de citoyens. C'est ainsi qu'un peuple est grand. Il aura fallu dix ans pour le comprendre.

Les images bouleversantes que nous avons vues ne laissaient pas de doute sur la réalité de cette réconciliation intérieure. On ne peut qu'être heureux quand un peuple se rassemble et se retrouve autour des vertus qui font sa force, la liberté et la justice.

## LECTURE :

« Quand je les observais, 1914-1940-1945 », de Georges MAURICE, aux Editions Lavauzelle. Trois cent cinquante pages du « carnet de route » d'un soldat des deux guerres. L'écriture simple, directe, sans recherche de style, facilite heureusement la lecture d'un ouvrage dont l'aspect un peu technique — pour un fantassin, par exemple — pourrait de prime abord rebuter : trajectoire, angle de visée, tir vertical, etc., etc..., autant de mots et de notions qui n'appartiennent pas au premier venu du Monde Combattant.

Mais la guerre est là, frémissante, tueuse d'hommes et de chevaux, tour à tour héroïque et lâche, grotesque ou comique, toujours cruelle, faite par des hommes qui ne sont que cela, avec leurs amitiés et leurs inimitiés, les disputes et les coups de gueule, la peur et le courage, et la mort à leurs trousses. Ici, pas de longues envolées du genre « récit de guerre », pas de longues digressions stratégiques, point de jugement général sur les opérations des différents fronts, non, seulement la guerre de l'artilleur Georges MAURICE, celle de ses batteries et de son coin de bois. En le lisant, on a un peu l'impression qu'il est le seul avec ses canoniers à faire la guerre aux Boches, à la frontière des Vosges et de l'Alsace perdue en 1870, devant Péronne ou sur le Mont-Haut. Le 120 et le 150 Long face au 77 fusant et au 210 percutant, son angle de tir semble un peu étroit... Mais c'est une impression de lecteur. Un trait : le 2 août 1918, dans le ciel au-dessus de sa tête, quatre avions de chasse ennemis poursuivent un des nôtres, d'observation, le descendent en flammes, le pilote tué et l'observateur gravement blessé : « Ensuite, le téléphone appelle : votre adversaire d'une seconde était le grand as allemand, le Capitaine Goering ».

Démobilisé avec le grade de Lieutenant le 14 juillet 1919, après sept années de service, Georges MAURICE en a terminé. Croit-il... Hélas, non ! le 3 septembre 1939, le voici « de nouveau face à l'Est ». Il a quarante-neuf ans. Son « carnet de route » rouvert contient alors des pages terribles et dures, mais vraies, sur l'impréparation, l'incompétence, l'indiscipline, etc., etc... Sa campagne de mai et juin 1940 est toute de courage et d'énergie. En vain : « Prisonnier, oui je suis prisonnier ».

Et c'est l'Oflag XC, Lübeck, puis Fischbeck... Le temps lui est alors donné de méditer sur le désastre qui a tout défilé : « Retards, tergiversations, erreurs de jugement sont à inscrire au passif des gouvernants et du commandement aux armées, bien plus qu'aux malheureux exécutants ».

Dans une démocratie comme la nôtre, ce sont les électeurs qui choisissent les chefs ; il est alors évident que les citoyens doivent aussi être impliqués avec eux. Exemple de jugement.

En août 1941, après quatorze mois de captivité, le Capitaine MAURICE sera libéré au titre d'ancien de 14-18.

Mais il était dit qu'un tel homme n'aurait de repos que l'ennemi ne fut bouté dehors ! En avril 1945, en dépit de la limite d'âge qui l'atteint, il reprend du service et participe, à titre d'expert autorisé et reconnu dans son arme, au combat de Royan et de l'île d'Oléron...

Le 1<sup>er</sup> mai 1945, il écrit dans son carnet : « J'avais à peine dormi à cause de la courbature, de la douleur au pied et les insomnies m'obligeaient à porter les pensées sur tout autre chose : le fait que les Français étaient aux urnes pour élire leurs Conseils Municipaux dans la journée d'hier ».

Un bon million de prisonniers était exclu et ne l'apprendrait que plus tard : pourquoi une telle hâte à si peu de jours de la libération ? Eh bien, j'en connaissais la justification exprimée à Paris : on se méfie d'eux, ce seraient de mauvais Français alors qu'on aurait dû penser le contraire.

En mon for intérieur, je me promets d'agir en sens inverse ; quand la paix sera venue, je me ferai leur porte-parole.

Merci, mon Capitaine.  
De fait, toute son activité ultérieure le prouve, Georges MAURICE tiendra son serment. « Quand je les observais », un livre à lire.

J. TERRABELLA.

# DIALOGUE et MESSAGE

L'éditorial d'Eric GROS dans le numéro d'avril : « 8 Mai 1945 - 8 Mai 1985, l'ambiguïté d'un anniversaire », a suscité de René QUINTON une réaction dont voici l'essentiel :

« ...J'ai lu et relu l'éditorial de GROS. Chemin faisant, j'ai souligné des passages : / des démocraties allemandes luttèrent au côté des alliés — et, / ce peuple qui en vint à accepter, voire à souhaiter la défaite, à l'éprouver comme une libération (et de citer Thomas Mann). »

Ce raisonnement, cette argumentation valent, poursuit QUINTON, pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais manqué d'estime « pour l'Allemagne vraie, l'Al-

lemagne profonde, celle dont j'ai connu l'existence avant guerre et durant la captivité, où je reçus pitié et secours des gens du peuple. (...) Tout ceci pour dire que l'information de GROS aurait encore gagné en force s'il avait fait état des activités de la « Rose Blanche ». Selon moi « l'opportunité d'informer les jeunes générations allemandes des crimes de leurs pères » ne faisait pas de doute, mais aussi de faire savoir que le « patriotisme » était resté vivant devant l'horreur des moyens mis en œuvre par le pouvoir

national-socialiste et qu'une poignée de jeunes héros avait sauvé tout un peuple du déshonneur. » (...)

Et de conclure ainsi : « et tu peux croire que j'apprécie à sa juste valeur la publication de notre camarade. »

Comme il se devait — et je m'en félicite — j'ai communiqué à Eric GROS les observations de QUINTON. Voici la réponse :

« Je suis satisfait d'apprendre que mon article sur le quarantième anniversaire de la capitulation allemande a suscité quelques commentaires. Le débat est ouvert et doit le rester. Notre camarade QUINTON observe que mon information aurait gagné en force si j'avais fait état des activités de la « Rose Blanche ». (Il s'agit d'un mouv-

(Suite page 2).



**DIALOGUE et MESSAGE** (suite)

ment de résistance universitaire à l'hitlérisme, que notre ami TERRAUBELLA avait déjà évoqué dans notre journal.) Nul n'ignore — ou ne devrait ignorer — que les premières victimes du national-socialisme furent les Allemands eux-mêmes, ceux qui n'acceptaient pas ce régime totalitaire qui furent les premiers à peupler les camps de concentration ouverts à leur intention, à mourir pour la cause de la liberté et du droit. Il sera utile de consacrer, un jour, quelques colonnes du « Lien » à une étude des mouvements de résistance allemande.

Mais dans mon article sur le 8 mai, la logique interne de mon développement n'impliquait pas une mention explicite de ces groupes opposés. Parlant du dernier conflit mondial, j'entendais mettre en lumière son caractère partiellement idéologique; ainsi la ligne de partage des belligérants n'avait pas coïncidé avec les frontières nationales. La victoire des Alliés fut aussi celle de tous les Allemands qui avaient combattu ou renié le nazisme. Mais cette victoire ne pouvait être que douloureuse aux consciences allemandes, puisque la reconquête de la liberté passait nécessairement par l'écrasement militaire et la mutilation de l'Allemagne. Montrer cette ambiguïté et ce déchirement était l'objet de mon précédent propos; il excluait des informations détaillées sur la résistance allemande, qui, dans ce contexte, n'avait pas, à mon sens, de valeur démonstrative.

Si je ne me montre pas indiscret en me référant à certaines confidences de notre camarade QUINTON, je lui dirai que je partage son amour de la « bonne Allemagne » et son pacifisme; que je suis toujours prêt à témoigner de la charité dont maints Allemands ont fait preuve à l'égard de prisonniers français, et dont j'ai, moi-même, profité.

En 1939, nous aimions toujours l'Allemagne, celle de Kant, de Goethe, de Thomas Mann; nous nous refusions aux préjugés simplificateurs qui englobaient dans une même réprobation tous les Allemands; nous étions pacifistes, parce que nous considérions la guerre comme le mal absolu. Que cette incondicionalité fut néfaste, nous avons dû le reconnaître par la suite, comme il nous fallut admettre que la guerre était nécessaire et devait être menée avec la plus grande énergie, pour que fût anéanti le national-socialisme.

Mais de cette noble disposition initiale, faite d'humanisme et de tolérance, est née l'indulgence à l'égard de l'ennemi vaincu. Les plus chauds partisans de la réconciliation franco-allemande furent précisément ceux qu'avait meurtris le plus la cruelle Allemagne hitlérienne: les déportés et les prisonniers. On peut dire, en somme, que grâce à eux, grâce à leur martyre, l'ennemi héréditaire est devenu, en quelques lustres, par un retournement qui peut sembler paradoxal, le voisin amical. Y aurait-il eu, pour une fois, des sacrifices qui ne fussent pas inutiles ? »

*Ayant pris à son tour connaissance de cette claire et précieuse mise au point, QUINTON, dans une seconde lettre, se réjouit de la parfaite identité de vue ainsi dégagée. Souhaitant la publication dans Le Lien de cette "controverse", il écrit :*

« ...il faut qu'on sache que l'esprit pacifique des hommes qui ont survécu est une réalité profonde, vivante, un témoignage sincère de vérité sans tromperie, générateur de rapprochement et d'apaisement entre les hommes. »

**Message de M. Jean LAURAIN, Secrétaire d'Etat  
auprès du Ministre de la Défense, chargé  
des Anciens Combattants et Victimes de Guerre**

**POUR LE QUARANTIÈME ANNIVERSAIRE  
DE LA VICTOIRE DU 8 MAI 1945**

En 1940, la France avait perdu une bataille, mais, pour reprendre les termes même de l'appel à la résistance du Général DE GAULLE, elle n'avait pas perdu la guerre.

Il fallut du courage et du temps pour que vienne le jour de la capitulation nazie devant les alliés, c'était le 8 mai 1945.

Ce jour : c'était la joie de la liberté retrouvée et de la paix revenue; c'était aussi la tristesse du souvenir des souffrances et des morts innombrables; c'était enfin tant de ruines à relever.

L'Europe ravagée avait failli perdre son âme.

Mais la force brutale devait trouver en face d'elle des femmes et des hommes pour dire non à la haine et refuser la servitude.

Quarante ans après, l'Europe a un autre visage et connaît un autre destin. C'est l'honneur de nos vieilles nations d'avoir su exorciser leurs démons et de s'être attelées à cette œuvre immense de réconciliation pour offrir à la jeunesse un avenir commun de progrès et de solidarité.

La paix et l'indépendance retrouvées le 8 mai 1945 sont là pour nous convaincre que rien ne se fait de grand sans la liberté. Rien ne se fait de grand sans la volonté de travailler ensemble. Rien ne se fait de grand si l'homme, fort de ses droits reconnus et respectés, n'accomplit pas parallèlement ses devoirs dans la cité. Les Françaises et les Français le savent. Ils ont pu mesurer leur force quand ils se rassemblent et leur faiblesse quand ils se désunissent.

Les peuples d'Europe ont pu mesurer aussi combien il leur était fatal de se diviser et de se perdre dans leurs rivalités. Ils savent aujourd'hui qu'ensemble ils peuvent donner l'exemple. Le monde a besoin que l'Europe parle d'une seule voix le langage de la liberté, de la justice et de la paix.

Vive la France !

Nous avons constaté à plusieurs reprises que certains de nos articles du « Lien » paraissaient dans « REGAIN », le mensuel de l'Union des Amicales des Combattants et Prisonniers de Guerre, des Combattants A.T.M., qui regroupe des adhérents de la région parisienne (Fédération de la rue Copernic).

Nous remercions notre confrère de l'honneur qu'il nous fait. Ne voulant pas être en reste, nous reproduisons, tiré de « Regain », le conte ci-dessous que, pour ma part, j'ai trouvé adorable. Son auteur ne manque certainement pas de talent.

Robert VERBA.

## MÉMOIRES DE GUERRE D'UNE POUPÉE

Les hommes sont méchants, bêtes et injustes.

Méchants, parce qu'ils se font la guerre.

Bêtes, parce qu'ils la font mal.

Injustes, parce qu'ils ne récompensent pas les Combattants comme ils le méritent.

Mais mon propos n'est pas de faire la morale et je commence par le commencement.

Je suis née, le 10 mai 1940, quelque part du côté de Dresde. Ce jour-là, il y eut du nouveau à l'Ouest. Je me souviens de ce jour, comme si c'était hier. Eh oui ! Ne soyez pas surpris.

Je ne suis pas en effet comme ces petits d'hommes qui, à peine venus au monde, doivent être plongés dans un bain, tant ils sont sales et attardés.

Non ! J'étais au contraire fraîche, pimpante et parée comme pour une noce. Avec ma figure en porcelaine de Saxe, mes yeux d'un verre très bleu, mes sourcils bien dessinés, ma bouche rose en demi-sourire et mes vrais cheveux blonds, j'étais déjà adorable.

Quant à ma verte robe de soie ou presque, mes dessous de dentelles et mes gants de simili peau des meilleurs faiseurs, ils me portaient à un grand prix.

Je ne parle pas du corps, ne serait-ce que par décence. Mais ainsi parfaite, j'étais destinée à un luxueux magasin de jouets de Berlin. C'était normal !

Mais, justement, ce fut l'anormal qui vint à se produire. Erreur, confusion, mauvaise volonté, sabotage, certainement sort contraire, j'arrivai, un vilain matin, dans un bazar de Küstrin.

Quelle réception.

Pas pour le marchand, bien sûr. Il s'empressa de me placer dans sa plus belle vitrine, entre une musique militaire, un train mécanique et devant un drapeau à croix... euh ! je ne me souviens plus des termes exacts. A croix potencée, ou quelque chose comme ça.

Küstrin n'est pas Berlin, mais ce n'est pas un village.

C'est d'abord une ville historique, avec un vrai château. C'est même là que le terrible Roi-Sergent fit enfermer son fils — on ne badinait pas dans ce temps-là avec les enfants — le futur Grand Frédéric.

La population, amie des grandes et belles choses, ne manqua pas de venir m'admirer. Que de figures étonnées chez les grandes personnes, rêveuses chez les petites filles, amoureuses des garçons, ai-je pu contempler et qui me contemplaient.

Le spectacle était réciproque et pour moi c'était celui de la rue. Là c'était la joie, c'était la fête. La campagne de France s'achevait dans un triomphe et les trompettes de la victoire sonnaient partout.

Que de défilés, de retraites aux flambeaux, que de bals ou aubades improvisés. Oriflammes et guirlandes étaient à toutes les fenêtres. De l'allégresse et de la joie partout.

Enfin l'ennemi héréditaire était vaincu. Enfin ! ce turbulent voisin ne s'agitait plus inconsidérément pour vous perturber.

C'était la Paix, pour mille ans.

Comme pour consacrer cette ère nouvelle, il y eut un grand défilé militaire : pas de l'oie, fanfares, chants, fleurs aux fusils. C'était vraiment beau !

Et tout cela prit fin du jour au lendemain. Chacun s'en retourna tranquillement à ses occupations. J'étais toujours dans ma vitrine. Ce matin-là, mon patron baissa un peu le prix inscrit sur mon étiquette.

Etai-je trop belle ?

Relativement, oui.

Surtout un peu chère, pour le pays. Et les Brandebourgeois sont plutôt serrés du côté du porte-monnaie.

Mais pourquoi m'avoir envoyée à Küstrin, alors que j'étais destinée à un luxueux magasin de jouets de Berlin ?

Quel ratage au début d'une vie !

Ce jour-là, il pleuvait. Les passants ne s'attardaient pas devant la vitrine. J'entendis comme une rumeur, un piétinement.

Tiens ! des soldats.

Mais quels soldats ?

Les uns, je les connaissais bien, en feldgrau, l'arme à la bretelle et la baïonnette au canon, avaient une tête de service que je ne leur avais jamais vue, mais avec laquelle je devais beaucoup me familiariser. Les autres me surprisent.

Etait-ce bien des soldats ?

L'ensemble des uniformes était terreux ou souillé d'un sable jaunâtre; les figures étaient hâves, mal rasées, tristes. Ils portaient des sacs, des sacoches, des rouleaux, des bidons, des ballots hétéroclites. La diversité des coiffures, calots, bérets, coiffes de casque, képis, chéchias, ajoutait au désordre de leur tenue.

Ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient. Certains s'aidaient d'un bâton et claudiquaient quand même.

Je compris vite que c'était l'armée des vaincus. Ils étaient là, ces farouches Français, mangeurs de petits enfants, semeurs de terreur, de feu et de sang depuis

des siècles, jusqu'au fond de nos plus lointaines campagnes.

Mais en les découvrant, aussi misérables, mon cœur s'apitoya un instant. Qu'on me pardonne, mais je suis ainsi.

Et je compris alors que la guerre rend les hommes bien méchants, même si individuellement ce sont toujours de pauvres hommes.

Tout cela disparut comme un mauvais rêve. Les jours, les semaines, les mois passèrent et j'étais toujours dans ma vitrine.

Les déclarations d'amour que j'entendais à longueur de journée, de la part de mes compagnons de vitrine, soldats, pompiers, bandits calabrais, voire jeunes premiers de caoutchouc synthétique ne me consolèrent pas de mon interminable station.

Eux, ne faisaient pas long feu. Il est vrai qu'ils étaient presque donnés. Mais, pour moi, il eut fallu une fortune. Celle d'un roi, d'un émir, d'un Américain !

Mais il n'y en avait pas à Küstrin.

J'étais comme une fille qu'au bal on laisse sur sa chaise. C'est-à-dire très vexée. Mais destinée à un luxueux magasin de jouets de Berlin, qui pouvait venir me chercher dans ce petit bazar de province ?

Un prince égaré, en quelque partie de chasse ?

Mais le coin ne devait plus être très giboyeux. Et puis, les princes ! Que sont-ils devenus ?

On était en novembre. Il y avait des rafales de pluie et de neige. Un vilain temps. Pourtant le patron du bazar s'activait. Il m'encadrerait, toujours avec le même respect, des futurs cadeaux de la saint Nicolas et de Noël.

Ce matin-là, deux militaires entrèrent dans le magasin.

L'un, un Unter-Offizier dont les pattes d'épaule paraissaient neuves, pistolet à la ceinture, avait belle allure.

L'autre, un prisonnier de guerre français, galon à la manche et point trop dépenaillé, paraissait très à l'aise. Il parlait couramment notre langue et je pus suivre très facilement leur conversation.

« Voilà ce qu'il lui faut, disait l'homme en kaki à son garde du corps, pouvez-vous, s'il vous plaît, en demander le prix ? »

A ma grande surprise, je découvris qu'il s'agissait de moi. L'Unter-Offizier questionna mon patron qui s'empressa de le renseigner.

« Mein Gott ! observa le chaland galonné, c'est cher ! c'est très cher ! »

— Oh, il m'a dit de ne pas regarder au prix. C'est pour ses deux filles, répartit le Français.

— Mais voyons, il ne doit avoir que quelques marks de camp, puisqu'il ne travaille pas. Je veux bien payer en marks courants, faire le change, ce qui est une pure amabilité d'ailleurs, mais je veux être sûr de rentrer dans mes fonds.

— Il le pourra et il le fera. Soyez sans crainte !

— Je préfère que les choses soient nettes et avoir d'abord les marks.

— Bon ! conclut l'autre, laconique. Nous reviendrons.

Les deux guerriers sortirent.

J'étais bien contente. Enfin ! on paraissait envisager mon acquisition. On s'intéressait à moi sérieusement.

La prudence des deux hommes était même rassurante et leurs personnes, leur conversation comportaient une pointe de mystère qui n'était pas pour me déplaire.

Manifestement, ils agissaient pour le compte d'un tiers.

Mais qui était cet acquéreur inconnu ?

J'y pensai toute la nuit. Me remémorant leurs propos, j'acquis la conviction qu'il ne pouvait s'agir que d'un prisonnier de guerre. Un papa, prisonnier de guerre. Un bon et honnête papa, puisque, derrière ses barbelés, il pensait à la Saint-Nicolas ou au Noël de ses filles. Mais, comme mon prix était très élevé, le mystère s'épaississait.

Comment un prisonnier pouvait-il réaliser une dépense qu'aucun bourgeois de la ville n'osait engager ?

Ce n'était certainement pas un de ces pauvres héros frileux, qui passait parfois devant moi et me jetait un regard chagrin.

Non ! ce devait être quelque grand chef, au moins un Général, voire un Commodore. Il paraît qu'il en était tombé du ciel.

Alors ?

Eh bien, j'allais voir du pays. Voyager et connaître une de ces grandes nations de l'Ouest où l'on sait apprécier les belles œuvres.

Quand le lendemain, je vis revenir mes deux militaires, ma joie fut intense. Avant quinze jours, peut-être moins, on m'admirerait à Londres, à Bruxelles, peut-être à Paris. Plutôt Paris, puisque j'avais vu un Français.

L'acquisition fut vite faite et c'est, avec soin, que je fus emballée dans mon coffret capitonné.

Je fis ma sortie, la première en somme, dans ce que je sus plus tard qu'on appelait une musette. Le mot est joli.

Mais mieux encore, comme le couvercle de mon coffret comportait une partie transparente, pour que l'on



pût admirer mon joli visage, je pus ne pas perdre une seule image du paysage.

A la vérité, passé la vieille ville, les faubourgs de Küstrin et les abords des voies de triage n'avaient rien de bien affriolant et le trajet me parut un peu longuet.

Alors que notre chemin s'enfonçait entre des tertres verdoyants, une réflexion du sergent français m'apprit qu'on arrivait. Les deux hommes s'arrêtèrent devant un énorme portail métallique qu'encadrait un fronton de grosses pierres meulières.

Un des vantaux s'ouvrit et nous fûmes dans une cour. Je fus d'abord surprise et réalisait mal la nature des lieux. D'ailleurs des soldats en armes ou non tournaient tout autour de moi.

On m'entraîna dans une grande salle voûtée dont je sus plus tard que c'était le poste de garde. Là, comme le Sergent m'avait tirée de sa mulette et qu'il avait ouvert le coffret, chacun put m'admirer et s'extasier sur ma jolie figure et mon maintien de demoiselle.

Je suis trop modeste, pour rapporter tous les compliments que me firent ces messieurs, mais je puis affirmer que c'était des connaisseurs.

Tout ce remue-ménage ne m'apprenait rien sur mon sort et, dans mon innocence, je ne vis pas que j'étais entrée dans une forteresse, quelque chose comme une super-prison, avec des murs d'enceinte successifs si épais, qu'il faut des mois à une armée, pour les franchir.

C'est en parcourant un tunnel, mal éclairé, qui justement passait au travers d'un de ces murs, que je m'aperçus du sinistre de ces lieux.

Heureusement ce tunnel débouchait sur la lumière et sur une terre-plein, sablonneux, qu'encadraient des pentes couvertes d'herbes. Elles cachaient agréablement le mur que nous venions de traverser.

Au milieu du dispositif, une bâtisse massive, flanquée de deux grosses tours rondes, s'imposait au regard. Elle comportait pas de vraies fenêtres, mais des ouvertures plus ou moins grandes dont les bords allaient s'évasant vers l'extérieur. J'appris par la suite qu'elles étaient normalement destinées à recevoir des engins de guerre. Aux petites, des armes automatiques, aux grosses, des canons.

Des gardiens, des prisonniers allaient et venaient tout autour.

Je fus glacée d'effroi en un instant.

Le mauvais sort me poursuivait. Moi ! précieuse poupée, destinée à un luxueux magasin de jouets de Berlin, j'étais soudain enfermée, en un horrible lieu où l'on met habituellement les forçats, les bandits, tout ce que la terre a de plus inhumain.

Je ne décrirai pas cette entrée aux enfers. Je veux vous ménager, cher lecteur ou chère lectrice, épargner votre sensibilité.

Je parlerai d'abord de mon nouveau maître, de son entourage.

Il était là, enfermé dans une des cellules de la tour nord, avec trois ou quatre camarades. Il n'avait pas une carrure terrible, mais sa figure amaigrie, sa barbe mal rasée, ses yeux sombres me rappelaient un des bandits calabrais de la vitrine de mon bazar, les moustaches et l'espigole en moins.

Ses compagnons avaient des figures diversement rébarbatives. Et le fait que je n'entendais rien de la langue française n'arrangeait pas les choses, bien que sa musique fût moins dure à mes oreilles que la Tudesque.

Mais au bout de quarante-huit heures, je m'étais vite adaptée. D'abord mon maître m'avait présentée à ses filles, deux ravissantes fillettes dont la photographie ornait la tête de son grabat, près d'un portrait de sa femme.

Elles paraissaient très jeunes, quatre et trois ans, mais, comme je le compris plus tard, la photo était déjà vieille de plusieurs mois. Ce premier contact avec celles qui allaient devenir mes petites mamans, mes petites amies, me rassura beaucoup. Je compris très vite que ces hommes, d'apparence rude, de comportement brutal, dont le ton montait parfois jusqu'à la violence, étaient de braves gens, voire des messieurs, même si leur mauvais comportement de prisonnier les avait conduits à la claustration, la plus sévère, dans cette enceinte.

Fiers, sans bassesse, forts de leurs galons de Sous-Officier, ils refusaient de travailler, pour le Grand Reich.

J'appris très vite la langue française. Il est vrai que si l'artiste qui m'a donné forme a réussi mon physique, le Grand Génie des poupées m'a plutôt gâtée sur le plan des facultés intellectuelles.

Dois-je avouer que le premier mot que j'ai retenu était très sonore, il commence par un « m », mais je ne le répéterai pas, encore moins l'écrirai-je.

Le second fut mon propre nom « Catherine ». Pourquoi ce choix ?

Parce que je venais d'être achetée le jour de la sainte Catherine. Puis ce fut le nom de mon maître, ceux de sa femme, de ses filles, des garçons qui m'entouraient, le joli mot de « Noël », car on préparait cette fête, même au fort de Küstrin.

Un peintre amateur, à tête de proxénète, travaillait sur un panneau représentant la Vierge et l'Enfant Jésus. Jamais je n'avais encore vu une œuvre aussi belle, aussi pure.

Entre temps, il est vrai, mon maître avait fait soigneusement un paquet de mon coffret avec ma personne à l'intérieur, dans une forte toile d'emballage. Puis, il demanda l'autorisation de m'expédier en France.

J'étais fort émue d'être ainsi enfermée. Mais l'autorisation lui fut refusée, parce qu'en cette période les postes militaires et civiles étaient débordées par les paquets-cadeaux, les colis-réveillon et autres merveilleux envois.

La raison parut valable et comme il avait eu la sagesse de ne pas m'annoncer, le contretemps était mineur. On me libéra et j'assistai à la messe de minuit, célébrée dans une des caponnières du fort. Il y avait des prêtres, parmi les captifs.

Bien que libre-penseuse, ce qui est normal chez une poupée destinée à aller indifféremment chez des Romains, des Huguenots, voire des fidèles d'Allah, je fus très émue par la piété de ces hommes rudes, la beauté de leurs chants, la solennité de la cérémonie.

A la mi-janvier, nouvelle tentative d'expédition. Nouveau refus. Le coffret, l'emballage et le reste étaient trop fragiles.

La poste militaire de campagne exigeait un coffre de bois.

Mon maître déjà ruiné par mon achat, toute sa fortune liquide de prisonnier y était passée, se demandait comment il pourrait payer le menuisier, un ébéniste. Mais la solidarité des camps, ça existait et parmi les hôtes involontaires du fort, il y avait un menuisier. Seulement, il n'avait ni outil, ni planchettes, ni colle, ni clous.

Chacun se mit à la recherche de ces précieux éléments. Mais allez les dénicher en un lieu où il n'y a que des pierres, de grosses ferrailles et des planches de lit, épaisses comme la main d'un bonhomme.

Heureusement, toutes les heures n'étaient pas uniformément tristes. Le soir, à la veillée, partagé et avalé le maigre casse-croûte, ces messieurs parlaient de leur patrie, de leurs familles. Certains chantaient, d'autres récitaient des vers, quelques tirades d'Edmond Rostand, quelques poésies de Lamartine, quelques vers de Musset.

Et moi, la Saxonne, je me suis mise à aimer la France, sans la connaître. Moi, l'Allemande, à adorer ces Français, mes ennemis de toujours, paraît-il.

Mais les choses allaient trop bien.

Mon maître se fit épingleur, alors qu'il essayait de déborder en minces lamelles une planche de son lit. Travail insensé, car il ne disposait que d'un mauvais couteau ; mais, surtout, sabotage grave, pour l'économie de guerre du Grand Reich.

Et nous voilà, au cachot !

Le cachot, vous connaissez ?

Non, sans doute. Eh bien, c'est terrible, mais c'est aussi très simple : deux mètres carrés d'espace environ, une planche, une tinette, une lumière dont on ne sait si elle est là pour vous éclairer, vous surveiller ou vous empêcher de dormir.

Pas de chauffage. Et on était en plein hiver !

Par un incompréhensible complexe de l'âme teutonne, faite de brutalité et de sentimentalité, on m'avait laissé à mon maître.

Dans ce décor, dans la froidure, les heures sont longues. L'homme est seul avec ses pensées. Dans notre cas, il pouvait me parler. Il me racontait sa vie, sa jeunesse heureuse, ses amours, son mariage, la naissance de ses filles, leurs premiers pas, leurs maux d'enfants, leurs aventures bien innocentes et leurs propos amusants.

**TRANSACTIONS**  
**IMMOBILIERES ET COMMERCIALES**  
**ASSURANCES CREDIT**

**AGENCE IMMOBILIÈRE**  
**BASTIAISE**

**CABINET Pierre MARTELLI**  
**41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA**  
**Téléphone : 31-38-02**

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains  
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts  
immobiliers - Locations, etc...

Je découvris non sans surprise enchantée que ce maître dont la voix, le comportement avaient toujours quelque chose de dur, de sévère, avait un cœur de fillette.

Un soir, il eut un instant de désespoir. Il pleura dans mes bras ou moi dans les siens, je ne sais plus bien. Mais que pouvais-je faire ? Que pouvais-je dire ? Si ce n'est garder mon perpétuel sourire.

La sanction ne se limitait pas à cette incarcération. Matin et après-midi, la pelote. C'était pire !

Oh, n'oubliez pas quelque jeu ou sport dont une balle ou un ballon est l'objet ! Non.

Mon maître était extrait de son cachot avec tout son barda, y compris ma petite personne dans son coffret.

Et « en avant, marche ! ».

« Courez ! Sautez ! A plat-ventre ! »

« Debout ! Repos ! Là, il ne faut pas remuer, pas plus le bout des doigts que la pointe du calot. »

Et de nouveau : « Couchez-vous. Debout ! Courez ! Sautez ! »

« En avant, marche ! »

Peu importe qu'il y ait de la boue, de la glace, de la neige. Et cet hiver en était particulièrement riche. Au bout d'une heure, le plus résistant des hommes est brisé, à bout.

Comme j'étais sur ses épaules, accrochée à la diable, j'encaissais aussi tous les coups, les à-coups, secouée à droite, à gauche, voltigeant et valsant. Heureusement mon coffret était bien capitonné.

Mais le plus pénible, c'était d'entendre son essoufflement devenir peu à peu respiration haletante.

Je souffrais avec lui.

Un matin, est-ce la fatigue ou une glissade sur une plaque glacée ? mais je chutai à terre et sa tête vint heurter ma boîte, si violemment, que j'entendis comme un bruit de calebasse qui se brise. Le soir, on mesura les dégâts.

Une énorme bosse pour lui, et mon beau coffret écrasé en partie. Mais je n'avais rien. Quelle émotion tout de même !

Ce régime d'enfer dura quinze jours et quinze nuits.

Quand on sort de là, on a le corps brisé, la tête vide et le moindre mégot, la plus petite croûte de fromage vous paraissent des félicités célestes.

Est-ce pour manifester leur sympathie à un camarade malheureux ou par amour pour moi ? Pendant ce calvaire, tous les copains du fort s'étaient mis au travail pour réunir outils et matières premières, et ils avaient fabriqué le fameux coffret de bois exigé par la poste militaire de campagne.

C'était une petite merveille, ajustée à ma taille, capitonnée de satin ou simili, avec une petite serrure qui fonctionnait comme une grande, avec un couvercle pyrogravé à mon nom : Catherine.

Cela relevait de la magie.

Cette attention nous toucha si profondément et nous remit si complètement mon maître et moi que nous oubliâmes très vite cachot et pelote.

Il laissa passer une dizaine de jours, le temps pour les gardiens d'oublier ses frasques, et sollicita une fois de plus l'autorisation de m'expédier.

Je fus emballée, en présence de mon maître, d'un interprète, d'un militaire de la censure, du tapissier et remise solennellement à un militaire de la Feldpost, pourvue d'une belle étiquette « Nach Frankreich ».

Je passai au moins quarante-huit heures, sur place, dans un sac. Enfin déplacée et ramenée à ma ligne de départ. Je me retrouvais au fort quelques heures plus tard. Cette fois, c'était des « raisons d'ordre militaire » qui avaient empêché l'expédition.

Cela parut sérieux, car trois jours plus tard, l'armée allemande opérait en Grèce et cela ne devait plus s'arrêter qu'en 1945.

Mais je n'ai pas l'intention de vous raconter la guerre.

A ma grande surprise — on croit connaître les hommes ! — mon maître ne se fâcha pas. Mais, le soir, à la veillée, comme chacun émettait une opinion sur ce que pouvait être ces « raisons d'ordre militaire », il expliqua tout à coup que, puisque chaque fois qu'il voulait m'expédier à ses filles, il y avait un empêchement, il irait me porter lui-même jusqu'au toit familial.

L'idée me parut d'abord tellement simple que j'étais confondue qu'on n'y ait pas pensé plus tôt. Mais, à la réflexion, les difficultés m'apparurent. Elles s'avèrent même si grandes, dans ma petite tête, que je les jugeais irréalisables et mis sur le compte d'un coup de cafard les intentions de ce bon père.

Il devait être déprimé du côté de la jugeote.

Seulement, il était décidé. Et les choses allèrent très vite.

A ma grande stupéfaction, un matin, mon maître fut volontaire pour une corvée. Le soir même, il revint avec quinze mètres de câble électrique sous sa capote. Il les avait volés sur un chantier.

Je le crus devenu fou.

Le lendemain, parti au camp, sous je ne sais plus quel prétexte, il en revint avec un costume civil, camouflé comme l'avait été le câble. Plus fort encore, il sortit de sa mulette un chapeau mou et une paire de gants.

C'était de la prestidigitation !

Il expliqua que pour se procurer ces détroques, il avait cédé sa montre. Une belle montre, ma foi ! Il racontait tout cela tout en bourrant les effets auprès des quinze mètres de câble électrique, dans une cachette, sous le plancher. Ces messieurs qui étaient plutôt du genre débrouillard, l'avaient pratiquée depuis longtemps, à toutes fins utiles.

Ensuite, il y eut de mystérieuses tractations avec Adolphe. Mais oui ! Adolphe. C'était un prisonnier de la cellule voisine.

Je ne l'aimais pas. Non à cause de son nom, mais pour ses mauvaises manières. Un jour, tout en fourrant sa grosse main sous mes jupons, il avait osé dire : « Ils lui ont fait une belle petite bobine, mais pour le reste, ils ne se sont pas cassés. »

Je ne lui ai jamais pardonné ce manque de convenances.

C'est pourtant avec lui que nous nous évadâmes. Il souhaitait le faire, depuis longtemps, mais pas tout seul. Son plan parut sérieux à mon maître et d'ailleurs Adolphe fut courageux et de bon conseil.

Le départ fut émouvant. Je fus enfermée dans mon nouveau coffret. Mon maître le plaça dans une valise. Il avait troqué son sac contre une valise. Est-ce parce que je devais m'y trouver plus à l'aise ? Je le pense.

A travers les parois, j'entendis les dernières chuchotements d'encouragements plus ou moins bien sonnants, les adieux.

C'est par les cabinets d'aisance du rez-de-chaussée dont l'accès était libre toute la nuit que se fit la sortie. Entre un des derniers barreaux de la lucarne et la muraille, il y avait le passage pour un homme, de profil. A l'époque, ces messieurs n'étaient pas bedonnants.

Le plus dangereux fut la traversée du terre-plein, à cause de faisceaux lumineux et des sentinelles. Cela demanda du temps et une traversée féline, en chaussettes. Puis nous atteignîmes une caponnière dont la porte, crochetée à l'avance, fût aisément ouverte. La traversée de l'ouvrage, jusqu'au chemin de ronde, fut rapide.

La valise fut attachée à l'un des câbles électriques. Ce n'est pas sans émotion que je me sentis osciller. J'étais descendue au fond du grand fossé d'enceinte. L'arrivée sur un tapis d'herbe fut douce. Mais je sentis comme un froufrouement.

Quelque mulot ou rat. Brr ! J'étais heureusement bien protégée.

Ces messieurs me suivirent grâce à un autre câble. Ce fut dans un si grand silence que je me rendis compte de la réussite de cette périlleuse descente que, lorsqu'à nouveau, je me sentis reprise en main.

(Suite page 4).



## MÉMOIRES DE GUERRE D'UNE POUPÉE (suite)

Pour accéder au glacis extérieur, porte de la liberté, il fallait s'extraire du fossé. Une remontée d'une dizaine de mètres.

Heureusement Adolphe avait repéré depuis longtemps un saillant, en partie éboulé. Il en avait étudié tous les accidents et donné à mon maître les indications indispensables.

L'ascension fut lente, prudente, car par instant une sentinelle arpentait le chemin de ronde et ils entraient dans son champ de vision, ce qui les conduisait à ne plus bouger.

La moindre chute d'un gravas, d'une pierre eut provoqué un coup de phare et un coup de fusil. Il fallut vingt minutes pour s'élever de ces dix mètres. Mon maître avait attaché la valise sur ses épaules et si pour moi l'opération se fit en douceur, je ressentais tous ses efforts, je vivais tous ses tâtonnements, je communiais dans sa tension nerveuse. Le silence était si absolu que je percevais les battements de son cœur.

Enfin ! il marcha normalement.

Je respirai.

C'est vers les voies de triage, toutes proches, qu'ils se dirigèrent. On entendait déjà le choc des wagons se heurtant çà et là.

Ce fut encore une longue recherche. Trois grandes heures, marquées de marches, de contremarches, de plaquages au sol quand quelques pas venaient à résonner, d'attentes. Il fallait trouver le bon wagon, l'étiquette salvatrice rapidement lue avec une lampe de poche.

Enfin ! j'entendis leurs murmures satisfaits : « Feldkirch ! la frontière suisse. »

Adolphe grimpa le premier, par un lanterneau. Je suivis au bout d'un des précieux câbles, puis ce fut le tour du sac d'Adolphe, d'un bidon d'eau rempli au dernier moment à une fontaine proche, enfin, mon maître bien-aimé.

Ouf !

Mais, c'est là que le martyre commença.

Sans doute mon maître me mit-il à l'air libre. Mais le lecteur doit comprendre que nous étions sur des caisses. Pour moi, ça pouvait aller. Mais eux ! Ils étaient recroquevillés ou étendus de façon quasi-permanente, avec des problèmes d'hygiène délicats, une attention constante à l'eau, combien précieuse.

Heureusement, on était au début du printemps et il y eut des pluies assez fréquentes. Ils pouvaient maintenir leur provision grâce au lanterneau entrouvert.

Chaque tour de roue était une espérance, mais nous étions secoués, brinqueballés, ballotés, bousculés, dans un infernal bruit de ferraille.

Et dire que j'étais destinée à un luxueux magasin de jouets de Berlin !

Cela dura sept jours et sept nuits ! A devenir fous vous dis-je !

J'abrège les incidents mineurs : passage de chiens, ouverture, sans doute accidentelle, d'une des portes à glissière, voisinage, dans une gare, d'une voiture chargée de SS.

A Magdebourg, ce fut autre chose. A peine le convoi venait-il de s'arrêter qu'il y eut une alerte : sirènes, Flack et soudain tout s'éclaira sous l'effet de fusées qui descendaient lentement du ciel. On se serait cru en plein jour. Il devait être 2 heures du matin.

Puis ce fut l'enfer : des fracas terribles, des flammes partout, le sol, les voies, le wagon tremblaient sans interruption. Et cela, pendant dix minutes qui me parurent des siècles.

Soudain, un grand silence, coupé seulement de ru-meurs lointaines, de cris ; une atmosphère enfumée trouée de lueurs d'incendie.

Au petit jour, mon maître déclara : « Ils ont détruit la ville et raté la grosse usine que l'on voit d'ici et les voies ferrées. » C'est à ce moment-là que je découvris que les hommes sont bêtes au point de ne pas savoir faire la guerre.

Sortir du wagon, à Feldkirch, dès la tombée de la nuit — on venait d'arriver — ne posa pas de problèmes majeurs, si ce n'est celui de jambes engourdies. Mais ces messieurs avaient des ressources inépuisables d'énergie.

Quant à la suite de l'évasion, Adolphe se révéla un parfait éclairé. Muni d'une boussole de sa fabrication, d'une carte de la Grande Allemagne, chapardée Dieu sait où, il nous conduisit, en moins de six heures, d'une marche pleine de méandres sur terrain accidenté, jusqu'à la frontière.

Au petit jour, il estima que nous étions sauvés. J'entendis les deux hommes se congratuler, éclater de rire et se taper sur les épaules avec de grandes claques. Ils durent même esquisser une gigue.

Mon maître avait posé la valise où je me trouvais, sur un rocher. Ils s'installèrent alors tout à côté, pour se reposer et casser la première croûte de la liberté.

A peine avaient-ils commencé leur matinale bombe-bance que les coups de feu crépitaient. Je perçus leurs cris, ils se jetaient à terre. Et un soudain coup de tonnerre se produisit dans la valise. Je fus si commotionnée que c'est à peine si je ressentis la chute dans laquelle je fus entraînée, sur plusieurs mètres de rocaille.

C'est alors qu'aux mausers répliquèrent des rafales de mitraillette. Elles furent brèves. Les gardes suisses tiraient moins pour riposter à une attaque que pour faire respecter la neutralité de leur territoire qu'arrosaient des balles allemandes.

Tout rentra dans le calme.

J'entendis alors, avec quel soulagement, la voix angoissée de mon maître :

« Catherine ! Catherine ! elle est touchée ! » cria-t-il.

En un tour de main, la valise éventrée était vidée, mon coffre retiré, ouvert. J'étais là, intacte, avec mon sourire qui les rassura tout de suite, mais combien traumatisée.

Chez moi, tout se passe à l'intérieur.

C'est à ce moment-là qu'Adolphe, ce malotru d'Adolphe, se racheta un peu à mes yeux et à mes oreilles en déclarant avec conviction : « Catherine est une brave. Elle mérite la croix de guerre ! »

Et alors ?

Alors, le bonheur n'a pas d'histoire : Suisse, rapatriement, la France. Tout se passa posément, régulièrement, administrativement.

Et la famille de mon maître ?

Je n'ai pas de mots pour décrire l'accueil, la joie, l'amour de cette petite famille. Ce fut un beau et inoubliable spectacle.

Quant à moi ? La cause immédiate de toutes ces aventures, je fus admirée, choyée, embrassée, puis pas mal tortillée, tirillée par ces demoiselles. Ce fut bientôt quelque chose comme la pelote, ou le trajet de Küstrin à Feldkirch. Vous voyez ce que je veux dire.

Bref, une nouvelle campagne de guerre, tous les jours, avec toutefois une maman qui veillait.

Un vilain jeudi, en ce temps-là, c'était le jeudi, une petite amie vint.

« Comment votre fille va-t-elle, madame ?

— Mange-t-elle bien sa soupe ?

— Dort-elle bien ?

— Faut-il changer sa robe ? »

C'est là que les choses se gâtèrent.

Il y eut une querelles, des mots — rien à voir avec ceux du fort de Küstrin d'ailleurs — mais l'une prit un bras, l'autre une jambe, « Voilà maman ! » la troisième, etc...

Et ce fut le cauchemar.

Les filles querelleuses me lâchèrent simultanément et crac ! Je chutai sur le parquet.

Voilà ma belle figure en trois morceaux.

Croyez-moi, ça fait mal. Physiquement d'abord, encore moralement. Jolie comme j'étais.

Désormais, j'étais à jamais défigurée.

J'eus droit de souffrir en silence, dans une maison à l'atmosphère pesante, larmoyante, renflante, qui attendait son chef.

Son retour constitua un moment de l'histoire familiale. A bien des égards, il méritait d'être vécu. Mais j'étais trop groggy, pour l'apprécier avec délectation.

Oh ! n' imaginez aucune violence, aucun éclat de colère ! Non. Mon maître avait connu trop de coups de main pour galvauder ainsi ses humeurs. Il eut quelques mots bien sentis et annonça, non sans solennité, qu'il reprenait Catherine ou ce qui en restait, sous sa tutelle directe. Puis, se tournant vers moi, il me dit avec une émotion certaine : « Ma pauvre Catherine, tu as échappé aux fatigues de la pelote, à la misère du cachot, aux dangers de l'évasion, du bombardement, du combat, tu es victime de la maladresse de petites péronnelles.

Mais rassure-toi ! Je suis là. Je te protégerai, je te sauverai. Je ferai tout pour te réparer. Et, désormais, tu seras l'honneur de ma vitrine. »

En attendant mieux, il me couvrit de sparadrap. J'étais affreuse, mais cela me soulageait.

J'en connus alors, des tentatives de traitement, de réparation, d'opération. J'en parcourus des cliniques de poupées, des réparateurs de faïence et de porcelaine, des spécialistes de la vaisselle cassée.

Tout n'est qu'affaire de progrès. Les colles-miracles inventées dans un passé récent, finirent par me rendre ma grâce d'antan.

Il faut y regarder de près, pour deviner ici ou là quelques rides. Après tout, j'ai plus de quarante ans ! Je n'ai pas à le cacher à mes amis lecteurs.

Quant à mon existence, elle est calme et honorable. Je suis reine de la vitrine du salon. C'est d'ailleurs le plus beau meuble et j'en suis la plus belle parure. Tous connaisseurs, amis, parents, enfants et petits-enfants peuvent m'admirer, y compris mes gentilles péronnelles, devenues à leur tour mères de famille.

Et chacun connaît mon histoire ou a droit de l'entendre.

Sans doute, n'ai-je jamais reçu la croix promise par Adolphe, pourtant devenu ventru et bien élevé, mais j'ai compris que les hommes sont injustes et ne récompensent pas les combattants comme ils le méritent. C'est d'ailleurs vrai, pour mon maître.

Mais lorsqu'il me regarde, ses yeux sont si chargés de souvenirs communs, de complicité amicale, que je me sens toute reconfortée et que j'oublie les duretés de la vie.

Ah ! j'allais oublier.

Je ne sais plus si j'ai déjà mentionné que j'étais destinée à un luxueux magasin de jouets de Berlin.

Eh bien, demandez-vous ?

Eh bien, ce luxueux magasin a été écrasé sous les bombes avec tout ce qu'il contenait.

Confidences reçues par

Lionel THIBAUT,  
ex-P.G. du Stalag III C.

## VICTOR HUGO

« Ce siècle avait deux ans  
Lorsque dans Besançon  
Vieille ville espagnole... »

Cités de mémoire, ces vers de Hugo sur sa naissance nous font souvenir de sa mort à Paris en 1885, il y a juste cent ans. Des cérémonies officielles et privées, des manifestations et des expositions, des colloques, des télédiffusions, des livres et des études, rien ne manquera pour célébrer cet anniversaire.

Que mon lecteur se rassure, je n'aurai pas l'outrecuidance de lui parler du plus grand et du plus célèbre de nos poètes ! Un autre que moi, bien connu à l'Amicale, lui qui, le 7 juillet 1942, à l'hôpital du Stalag VB, se payait le luxe de faire sur l'auteur des « Misérables » une conférence improvisée, et réussie, de une heure et demie de temps, lui, peut-être, aurait su vous parler de Victor. Mais je n'ai pas osé lui demander de le faire, tant j'étais sûr de son refus ! Alors ?

Alors, j'ai tout simplement décidé de rendre hom-

mage à l'illustre écrivain en reproduisant ici un ou deux des innombrables poèmes qu'il a écrits, dont nous avons appris quelques-uns à l'école, que nous avons aimés, que peut-être nous aimons encore. Mais lesquels choisir et où choisir dans son œuvre immense : « Les Orientales », « Les Feuilles d'Automne », « Les Chants du Crépuscule », « Les Voix Intérieures », « Les Rayons et les Ombres », « Les Contemplations », « Les Châtiments », « La Légende des Siècles », « Dieu », « Les Chansons des Rues et des Bois », etc... ?

Après mille tergiversations, j'ai opté pour une page tirée du cycle des « Châtiments » : « L'Expiation », dont voici de larges extraits (les passionnés de Hugo se reporteront au texte entier). D'autres vers célèbres suivront au cours des mois qui restent...

J.T.

## L'EXPIATION

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête. Pour la première fois l'aigle baissait la tête. Sombres jours ! l'empereur revenait lentement, laissant derrière lui brûler Moscou fumant. Il neigeait. L'après hiver fondait en avalanche. Après la plaine blanche une autre plaine blanche. On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau. Hier la grande armée, et maintenant troupeau. On ne distinguait plus les ailes ni le centre. Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés On voyait des clairons à leur poste gelés, Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,

Collant leur bouche en pierre aux trompettes de [cuivre]. Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs, Pleuvaient, les grenadiers, surpris d'être tremblants, Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise. Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus, On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus. Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de [guerre] : C'était un rêve errant dans la brume, un mystère, Une procession d'ombres sous le ciel noir. La solitude vaste, épouvantable à voir, Partout apparaissait, muette vengeance. Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse

Pour cette immense armée un immense linceul. Et chacun se sentant mourir, on était seul. — Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ? Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire. On jetait les canons pour brûler les affûts. Qui se couchait, mourait. Groupe morné et confus. Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège. On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige, Voir que des régiments s'étaient endormis là. O chutes d'Annibal ! lendemains d'Attila ! Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards,

On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières. On s'endormait dix mille, on se réveillait cent. Ney, qui suivait naguère une armée, à présent S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques. Toutes les nuits, qui vite ! alerte, assauts ! attaques ! Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux Ils voyaient se ruier, effrayants, ténébreux, Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves. Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait. L'empereur était là, debout, qui regardait. Il était comme un arbre en proie à la cognée. Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée, Le malheur, bûcheron sinistre, était monté, Et lui, chêne vivant, par la hache insulté, Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches Il regardait tomber autour de lui ses branches. Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tout. Tandis qu'environnant sa tente avec amour, Voyant son ombre aller et venir sur la toile, Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile, Accusaient le destin de lèse-majesté, Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté. Stupéfait du désastre et ne sachant que croire, L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet, Devant ses légions sur la neige semés : « Est-ce le châtimant, dit-il, Dieu des armées ? » Alors il s'entendit appeler par son nom Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non



## II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !  
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,  
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,  
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.  
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.  
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;  
Tu désertais, victoire, et le sort était las.  
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !  
Car ces derniers soldats de la dernière guerre  
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,  
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,  
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !  
Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.  
Il avait l'offensive et presque la victoire ;  
Il tenait Wellington acculé sur un bois.  
Sa lunette à la main, il observait parfois  
Le centre du combat, point obscur où tressaille  
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,  
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.  
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Blücher.  
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,  
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.  
La batterie anglaise écrasa nos carrés.  
La plaine, où frissonnaient les drapeaux déchirés,  
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,  
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge,  
Gouffre où les régiments comme des pans de murs  
Tombaient, où se couchaient comme des épis murs  
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,  
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !  
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet  
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.  
Derrière un mamelon la garde était massée !  
La garde, espoir suprême et suprême pensée !  
« Allons ! faites donner la garde ! » cria-t-il.  
Et, lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,  
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,  
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,  
Portant le noir colback ou le casque poli,  
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,  
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,  
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.  
Leur bouche, d'un seul cri, dit : vive l'empereur !  
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,  
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,  
La garde impériale entra dans la fournaise.  
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,  
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché  
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,  
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,  
Fondre ces régiments de granit et d'acier  
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.  
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves,  
[stoïques.  
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !  
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps  
Et regardait mourir la garde. — C'est alors  
Qu'élevait tout à coup sa voix désespérée,  
La Déroute, géante à la face effarée  
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,  
Changeant subitement les drapeaux en haillons,  
A de certains moments, spectre fait de fumées,  
Se lève grandissante au milieu des armées,  
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,  
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !  
Sauve qui peut ! — affront ! horreur ! — toutes les  
[bouches  
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,  
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,  
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,  
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seiges,  
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,  
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !  
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! — En  
[un clin d'œil,  
Comme s'envole au vent une paille enflammée,  
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,  
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,  
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !

Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,  
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,  
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,  
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !  
Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve ;  
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; — et dans  
[l'épreuve  
Sentant confusément revenir son remords,  
Levant les mains au ciel, il dit : « Mes soldats morts,  
Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.  
Est-ce le châtement cette fois, Dieu sévère ? »  
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,  
Il entendit la voix qui lui répondait : Non !

## III

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.  
Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,  
Un roc hideux, débris des antiques volcans.  
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,  
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,  
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire  
Le clouer, excitant par son rire moqueur  
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.  
Évanouissement d'une splendeur immense !  
Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,  
Toujours l'isolement, l'abandon, la prison,  
Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon,  
Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,  
Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,  
Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des  
[vents !  
Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,  
Adieu, le cheval blanc que César éperonne !  
Plus de tambours battant aux champs, plus de  
[couronne,  
Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,  
Plus de manteau traînant sur eux, plus d'empereur !  
Napoléon était retombé Bonaparte.  
Comme un romain blessé par la flèche du parthe,  
Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.  
Un caporal anglais lui disait : halte-là !  
Son fils aux mains des rois ! sa femme aux bras d'un  
[autre !

Plus vil que le pourceau qui dans l'égoût se vautre,  
Son sénat qui l'avait adoré l'insultait.  
Au bord des mers, à l'heure où la bise se tait,  
Sur les escarpements croulant en noirs décombres,  
Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.  
Sur les monts, sur les flots, sur les cieus, triste et fier,  
L'œil encore ébloui des batailles d'hier,  
Il laissait sa pensée errer à l'aventure.  
Grandeur, gloire, ô néant ! calme de la nature !  
Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.  
Les rois, ses guichetiers, avaient pris un compas  
Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible.  
Il expirait. La mort de plus en plus visible  
Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux  
Comme le froid matin d'un jour mystérieux.  
Son âme palpitait, déjà presque échappée.  
Un jour enfin il mit sur son lit son épée,  
Et se coucha près d'elle, et dit : c'est aujourd'hui !  
On jeta le manteau de Marengo sur lui.  
Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,  
Se penchaient sur son front, il dit : « Me voici libre !  
Je suis vainqueur ! je vois mes aigles accourir ! »  
Et, comme il retournait sa tête pour mourir,  
Il aperçut, un pied dans la maison déserte,  
Hudson Lowe guettant par la porte entr'ouverte.  
Alors, géant broyé sous le talon des rois,  
Il cria : « La mesure est comble cette fois !  
Seigneur ! c'est maintenant fini ! Dieu que j'implore,  
Vous m'avez châtié ! » La voix dit : Pas encore !

## IV

O noirs événements, vous fuyez dans la nuit !  
L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.  
Napoléon alla s'endormir sous le saule.

Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,  
Oubliant le tyran, s'éprouvèrent du héros.  
Les poètes, marquant au front les rois bourreaux,  
Consolèrent, pensifs, cette gloire abattue.  
A la colonne veuve on rendit sa statue.  
Quand on levait les yeux, on le voyait debout  
Au-dessus de Paris, serein, dominant tout,  
Seul, le jour dans l'azur et la nuit dans les astres.  
Panthéons, on grava son nom sur vos pilastres !  
On ne regarda plus qu'un seul côté du temps,  
On ne se souvint plus que des jours éclatants ;  
Cet homme étrange avait comme enivré l'histoire ;  
La justice à l'œil froid disparut sous sa gloire ;  
On ne vit plus qu'Essling, Ulm, Arcole, Austerlitz ;  
Comme dans les tombeaux des romains abolis,  
On se mit à fouiller dans ces grandes années ;  
Et vous applaudissiez, nations inclinées,  
Chaque fois qu'on tirait de ce sol souverain  
Ou le consul de marbre ou l'empereur d'airain !

## V

Le nom grandit quand l'homme tombe ;  
Jamais rien de tel n'avait lui.  
Calme, il écoutait dans sa tombe  
La terre qui parlait de lui.  
La terre disait : « La victoire  
A suivi cet homme en tous lieux.  
Jamais tu n'as vu, sombre histoire,  
Un passant plus prodigieux !  
« Gloire au maître qui dort sous l'herbe !  
Gloire à ce grand audacieux !  
Nous l'avons vu gravir, superbe,  
Les premiers échelons des cieus !  
« Il envoyait, âme acharnée,  
Prenant Moscou, prenant Madrid,  
Lutter contre la destinée  
Tous les rêves de son esprit.  
« A chaque instant, rentrant en lice,  
Cet homme aux gigantesques pas  
Proposait quelque grand caprice  
A Dieu, qui n'y consentait pas.  
« Il n'était presque plus un homme.  
Il disait, grave et rayonnant,  
En regardant fixement Rome :  
C'est moi qui règne maintenant !  
« Il voulait, héros et symbole,  
Pontife et roi, phare et volcan,  
Faire du Louvre un Capitole  
Et de Saint-Cloud un Vatican.  
« César, il eût dit à Pompée :  
Sois fier d'être mon lieutenant !  
On voyait luire son épée  
Au fond d'un nuage tonnant.  
« Il voulait, dans les frénésies  
De ses vastes ambitions,  
Faire devant ses fantaisies  
Agenouiller les nations,  
« Ainsi qu'en une urne profonde,  
Mêler races, langues, esprits,  
Répandre Paris sur le monde,  
Enfermer le monde en Paris !  
« Comme Cyrus dans Babylone,  
Il voulait sous sa large main  
Ne faire du monde qu'un trône  
Et qu'un peuple du genre humain,  
« Et bâtir, malgré les huées,  
Un tel empire sous son nom,  
Que Jehovah dans les nuées  
Fût jaloux de Napoléon ! »

## VI

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance,  
Et l'océan rendit son cercueil à la France.

Jersey, 30 novembre 1852.

Ce petit récit — authentique — qui pourra faire le pendant du charmant poème d'Aymonin (Le Lien - avril page 5).

## Réminiscences

Que le charmant et talentueux Genevois, que ses années me pardonnent, j'ai, depuis bien longtemps, moi aussi, un bestiaire enchanté.

Le merveilleux et le réel s'y confondent, avec des accents qui sont ceux d'une voix inspirée par la créance, et quelquefois par la croyance.

Si j'évoque aujourd'hui des souvenirs sur l'écureuil, ce sera provoqué par l'étonnement de ma compagne, elle vit l'un d'eux parcourir longuement les modestes clôtures de notre jardin ; d'où venait-il ? Du chêne centenaire, derrière la maison... (un arbre mutilé par les allemands mais qui, par grâce, survécut à l'épave). En doute, il est l'hôte des oiseaux familiers : les citelles, les mésanges et, avant l'hiver, d'un couple de geais.

— ★ —

Mais souvenirs sont ceux de la petite enfance. Nous étions quelques garçons recueillis par un bon curé de campagne. Une campagne où nous faisons la découverte des « arbres en vrai », dans une forêt qui n'a plus que l'arrière souvenir de ce qu'elle offrait à l'époque : les pinèdes sous l'ardeur solaire, les sols jonchés d'aiguilles silencieuses, les trous d'eau enchantés par le roi des libellules.

Ca nous changeait, petits poulbots, du maquis montmartrois et des bagarres dans les cimetières, ceux pelés où la flore et la faune ne pouvaient suffire au peuplement de nos imaginations. Pour ma part la

seule fleur jamais rapportée à notre douce veuve mère fut de quelques « soucis » dérobés sur la tombe centenaire d'un défunt, hommage inconscient et symbolique à une femme qui en connaîtrait à longueur de vie.

Mais me voici éloigné de notre aventure dans la forêt Mancelle.

Un certain jour, devenu historique, nous vit installés, en grande joie, dans la carriole du bourrelier, notre bon curé les rênes d'une main, car notre force motrice était un âne, et d'une autre essayant de contenir l'impétuosité des voyageurs, cet âne qui allait devoir fournir sur le chemin du retour, des pointes de vitesse.

Par « cahins » dans les montées, et un « cahin » final dans la descente nous parvînmes au but : le bord de la route, en pleine forêt, sur laquelle passaient les « holidés » des premières 24 heures du Mans : Alfa, Talbot, et ces petits monstres Sandford, aux formes crustacées sur trois roues, sans parler des side-cars qui, là-bas, donnaient le spectacle étonnant d'un cul d'homme penché, débordant pour bien faire... ce qui n'était que le virage...

Comme des amateurs de tennis à Roland-Garros, nous suivions de la tête le passage des machines hurlantes sans rien connaître du sort de la course. Pour apporter un divertissement à ce qui n'en était pas un, nous avions entrepris de courir l'écureuil. Armés de branches nous frappions sur le tronc des pins, et il arrivait que les vibrations communiquées à la fine pointe de l'arbre fissent sauter l'écureuil sur la cime voisine.

Grands cris de joie ! Car nous espérions, stupides nemrods, que le charmant grimpeur manquerait son coup. Ce qui n'arriva jamais.

Excités, à bout de souffle, nous reprenions haleine quand soudain nous vîmes traversant la route infernale, une paire de bébés-écureuils !

Ils venaient à nous, côte-à-côte et jusqu'au bord du fossé.

Cherchaient-ils, ces innocents jumèaux, un refuge contre le bruit, leur était-il apparu que le groupe enfantin offrirait protection et sécurité ?

Mais je prête à ces êtres minuscules des sentiments humains.

Bien évidemment nous nous en saisîmes, ce qui me valut une cruelle morsure, et de perdre ma proie.

Le petit frère, lui, resta prisonnier, mourut dans la semaine, ce qui donna l'occasion d'un bel enterrement avec cercueil et bouts de cierges.

Car les enfants orphelins sont inconscients et cruels.

Bien peu de ma génération eurent un guide attentif comme celui de Sylvie Genevois dont le père était, par miracle, échappé de la tuerie générale.

Mais il faut en finir avec ce doux animal qui me fit l'aumône d'une consolation sinon d'un encouragement.

Enfoncé dans une tranchée qui n'était pas d'un front de combat mais nécessaire à l'évacuation des eaux « usées » d'une usine, je travaillai durement la marne verte résistante à la barre à mine.

Tel était le sort du petit montmartrois devenu prisonnier de guerre. Solitaire dans mon trou, épuisé par l'effort, mon recours n'était que de relever la tête vers le ciel sans clémence encore que du bleu de l'été.

Soudain, là, au bord de la tranchée, un écureuil contemplait l'esclave ! Immobile, plein d'émoi je reçus de lui un message d'espérance.

Ce qui m'amène, pour en terminer, sur le propos même de Genevois, « je pressentis qu'à partir de cet « instant » beaucoup de choses de ce monde ne seraient plus tout-à-fait comme « avant ».

René QUINTON.

Bad Oldesloe 1943.

Grasse 1985.



## Note de lecture

# " Une saison gâtée "

Journal de la guerre et de l'occupation 1939 - 1945  
de Charles RIST (Editions Fayard)

Sur la quatrième de couverture du livre, on lit : « Sans retouche et sans remords, voici le livre de raison d'un bourgeois français, tel qu'il fut tenu de 1939 à 1945, pendant toute la durée de notre drame national ».

Un bourgeois assurément. De ceux qui se contentent de vivre leur vie confortable et conformiste, tout occupés de bien gérer leur être et leur avoir, à l'abri des hasards et des nécessités, indifférents au temps qu'il fait ? Non, à preuve ces 450 pages de Journal sur la vie française à Paris et à Vichy, où il était reçu à la table même du Maréchal...

Economiste de renom, Charles Rist « est issu d'une famille de bourgeoisie protestante alsacienne repliée de Strasbourg à Lausanne, puis dans la région parisienne après la défaite de 1871... »

L'introduction de l'œuvre est un long développement sur l'homme et sa carrière, inséparables de l'histoire économique, financière et monétaire de l'entre-deux-guerres, au cours de laquelle Rist a occupé des postes de premier plan, tel celui de sous-gouverneur de la Banque de France, siégé dans les Conseils de banques et d'établissements internationaux (Suez, Paris et Pays-Bas, etc...) « La drôle de guerre lui apporte des tâches nouvelles, en sus de ses occupations ordinaires. Georges Pernot, ministre du Blocus, le charge de constituer et de présider un comité consultatif destiné à lui fournir un programme et quelques idées directrices ». Presenti en 1941 pour l'ambassade (?) aux Etats-Unis ou pour une mission spéciale (?) auprès de Roosevelt, il renonce à la suite des intrigues et des rivalités du sérail vichyssois où il a ses entrées. De ce poste d'observation idéal, il regarde intéressé les coulisses du pouvoir et ses ramifications dans la capitale. « Du côté de Vichy, le journal de Charles Rist se nourrit d'informations de première main sur les acteurs, sur l'atmosphère, sur l'élaboration des décisions ». Son réseau de relations professionnelles fait le reste. Sa plume est dure, acérée mais probe et honnête, d'un qui pense par lui-même et ne s'en laisse pas compter aisément, malgré la désinformation et les propagandes contraires.

Le 4 juillet 1940, il écrit dans son journal : « Ce qu'il y a d'affreux dans la situation actuelle, c'est l'in vraisemblable soudaineté avec laquelle elle s'est produite. Du jour au lendemain, nous avons dû passer de la plus grande confiance dans une résistance invincible au fond de l'abîme le plus profond de la défaite. Nous avons encore de la peine à croire à la réalité. Cela n'a pu être possible que par d'in vraisemblables fautes du commandement ».

Les 17 et 23 novembre 1940, il note : « Les journaux donnent la liste des camps de prisonniers. Celui de Léonard (un de ses fils qui, sur intervention, sera libéré en septembre 1941. J.T.) est à Oberlangendorf par Sternberg. Cela semble être près d'Olmütz... Le sort des prisonniers reste mauvais. André Amphoux, prisonnier à Coblenz, écrit que « son sort est cruel ». Ailleurs il semble qu'au moins les officiers soient mieux. Mais les soldats ! »

Il n'est pas possible de résumer, même partiellement, un tel ouvrage tant il abonde en propos incisifs sur les événements et sur les acteurs de ce temps sans égal dans l'histoire de la France et de l'Europe. La forme même de la narration, jour, mois et année datés, tout en rendant aisée sa lecture de prime abord, permet, si l'on a pris soin de les

marquer, la relecture de tel ou tel éphéméride particulier.

Observateur politique avisé, l'auteur est aussi moraliste. Les notations abondent qui rappellent Chamfort ou Joubert, ainsi : « Il ne faut jamais oublier que l'immense majorité des gens n'éprouvent rien de semblable à cette exaltation qui nous saisit devant les grands événements historiques et les malheurs ou la grandeur de la patrie. Pour la plupart — et surtout pour les bourgeois qui n'ont plus la réaction instinctive du peuple devant l'étranger — les défaites sont des cataclysmes physiques, comme une épidémie ou une inondation, aux conséquences desquelles il s'agit d'essayer d'échapper pour son compte (2 janvier 1942) ».

Ce qu'il écrit sur la vie quotidienne à Paris, le 25 février 1942, rappelle les « Choses vues » de Victor Hugo. Fin lettré, les conclusions appliquées qu'il tire de ses nombreuses lectures révèlent un redoutable dialecticien. Qu'on le suive ou non dans ses raisonnements, il ne laisse jamais indifférent, quarante ans après. Les années 1942 et 1943 sont celles qui semblent l'avoir le mieux inspiré. On était à l'heure où le combat changeait d'âme...

Quelques mois encore et la libération de la France commençait. Le temps aiguise son esprit et acère sa critique. C'est un homme qui ne devait pas être commode à manier ou à manipuler, tant il y avait en lui de rigueur et de droiture. Le jeu des « forces contraires » auquel il assiste lors de la libération de la capitale lui fait écrire des pages qui ne lui auraient pas procuré que des amis, si elles avaient été rendues publiques à l'époque. Lues aujourd'hui, leur clairvoyance est manifeste...

Commencé le 2 septembre 1939, le Journal s'achève le 27 décembre 1945, cette dernière année limitée à sa plus simple expression : quelques brèves lignes qui témoignent du désenchantement évident de Charles Rist devant l'état du monde au lendemain de la guerre, les perspectives d'avenir pour son pays et l'Europe, les affrontements prévisibles des Grands... En annexe et isolée, datée du 13 mai 1948, cette ultime réflexion : « L'impression qui me domine aujourd'hui et au cours de ces derniers mois est celle d'une tristesse croissante devant la cruauté partout répandue ».

D'abord réservé au « cercle de famille », ce Journal d'une saison gâtée dans la vie de Charles Rist et dans celle de la France a fort heureusement été publié et offert à notre curiosité. A nous, P. G., qui n'avons à peu près rien connu de cette France-là, les pages de ce livre apportent beaucoup. Souvent, il m'arrive de le rouvrir, car il a, à mes yeux du moins, le rare mérite de dire sans passion l'histoire d'une époque qui en a tant compté :

« Parfois je me dis que ce journal est bien inutile, et sera peut-être pour moi dans l'avenir le témoin de mes propres erreurs de jugement. Même s'il doit être cela je ne regretterai pas de l'avoir rédigé et d'avoir gardé la mémoire de nos impressions au jour le jour pendant une époque aussi affreuse, et qu'on sera pressé d'oublier quand la paix sera venue. Ce sera peut-être la mesure de nos illusions, peut-être aussi la mesure de ce que nous aurons pu garder de bon sens dans la tourmente ».

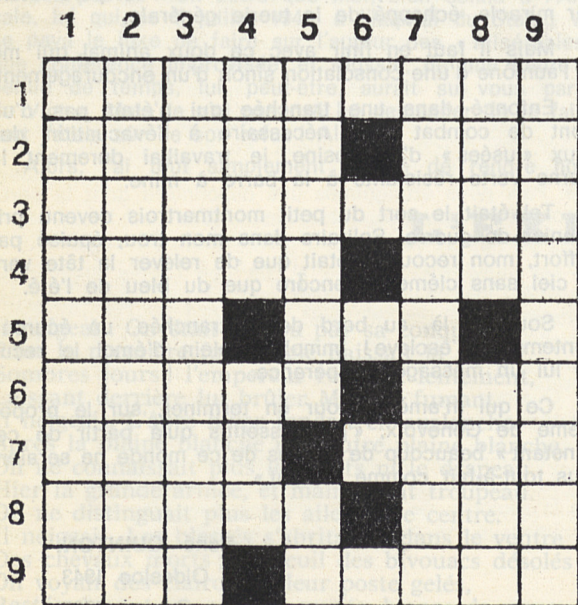
Une saison gâtée, de Ch. RIST, un livre à lire assurément.

J. TERRAUBELLA - V.B.

## MOTS CROISÉS

N° 410

par Robert VERBA



HORIZONTELEMENT :

1 - Personne qui écrit un texte selon une forme et un ordre voulus. — 2 - Dressa vers le haut. - Ancien lieu de rencontres. — 3 - Sur un navire, pièces à deux branches formant la partie inférieure d'un couple. — 4 - Supprime. - Roue dont le pourtour est en forme de gorge. — 5 - L'inverse du mauvais dans le mauvais sens. - Rejeta. — 6 - Ligne qui constitue un sommet. - Cheville fixée en terre. — 7 - Pauvre malheureux. - Nom arabe de l'Egypte. — 8 - Est connu pour avoir perfectionné la mécanique du piano et celle de la harpe. - Enleva. — 9 - Petit singe américain. - Anciennes mesures de longueur.

VERTICALEMENT :

1 - Action de rendre la pareille pour un mal que l'on a reçu. — 2 - Composera au prix d'un long travail. — 3 - Prendrai furtivement. — 4 - Contraire de amont. - Trois fois. — 5 - Elle est plus pointue que les autres. - Oui en U.R.S.S. — 7 - Elle s'est effectuée à partir de la fin de la dernière guerre. — 8 - Déchet organique. - Célèbre villa construite à Tivoli. — 9 - Feras payer à nouveau trop cher.

Solution page 8

## Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Chers Camarades,

Profitant des loisirs de la retraite permettant notamment de se replonger parfois dans ses souvenirs, il me revient en mémoire une histoire. Je pense bien faire de vous l'adresser, afin que lorsque vous aurez une place dans Le Lien, vous ayez la gentillesse de l'y glisser. Je vous en remercie à l'avance et profite de la présente pour féliciter les responsables bénévoles du bureau et du journal pour le bon travail que depuis des années ils accomplissent.

Mon meilleur souvenir à tous et bien cordialement.

## La ceinture herniaire

En 1941, je me trouvais au kdo 692 à Hahn en compagnie notamment d'un bien brave camarade, décédé hélas ces dernières années. Nous travaillions l'un et l'autre dans des fermes voisines, aussi faisions-nous partie de la même colonne de travailleurs « forcés » qui chaque petit matin quittaient le kommando. Cet ami depuis quelque temps était handicapé par deux hernies inguinales qui le faisaient souffrir, surtout lors des travaux agricoles pénibles. Malgré mes démarches, en tant qu'homme de confiance, auprès du sous-officier allemand qui tel un César régnait sur le dit kdo, je n'avais pu obtenir, de sa part, l'autorisation d'une visite médicale à Oldenburg pour mon camarade.

Notre fuhrer prétextant que les hernies, surtout en pleine guerre, n'empêchent pas du tout de travailler. Enfin un jour, excédé peut-être par les réclamations, il eut « une idée géniale » il décida de faire confectionner pour le prisonnier un bandage par le bourellier-maréchal ferrant du village. Ce qui fut dit fut fait. Et un soir triomphalement il rapporta une sorte de ceinture en gros cuir durci, taillée certainement dans un vieux harnais. L'appareil ressemblait à une grossière sous-ventrière pour chevaux, rien n'y manquait, même pas deux impressionnantes lanières sous-cuisses. Bref un vrai travail d'artiste ! Tous mes camarades rassemblés se tordaient de rire, sauf l'intéressé qui pensait bien éviter de porter un tel « carcan ». C'était hélas mal connaître l'esprit de suite de notre fûté feldwebel qui, dès le lendemain matin, avant le départ de notre colonne, donna ordre au posten qui nous escortait de s'assurer que le « gros filou gefangen » portait bien sa ceinture. On vit alors le spectacle burlesque suivant : chaque matin, après être sortis du village, et au hasard de la route, notre gardien discipliné faisait arrêter la colonne et intimait à mon ami l'ordre de baisser sa culotte. Il est inutile de préciser que cet arrêt dans le petit matin déclenchait chaque fois une franche rigolade, peu prisée par le propriétaire de la dite ceinture. En effet, en plein hiver surtout ou lorsqu'il pleuvait, mettre bas le froc devant une dizaine de P. G. moqueurs ne devait pas être très gai. Cette plaisanterie dura jusqu'à mon départ du kdo mi-décembre 1942.

Après la guerre lors de nos retrouvailles avec cet ami, en revivant nos souvenirs de captivité, il me précisa que jusqu'à la libération, il avait continué à traîner ses hernies et sa ceinture, mais aussi les visites matinales des différents gardiens plus ou moins zélés, tout en souffrant de plus en plus. Finalement ce n'est qu'une fois libéré qu'il avait été rapidement opéré dans un hôpital militaire français.

J'ai tenu, par respect pour sa mémoire, à taire son nom, car ce récit peut prêter à rire, or cette situation — qui dura environ 4 ans — était pour lui douloureuse, humiliante et grotesque. Le bandage mal fait, mal ajusté, très gênant ne lui était d'aucun secours. Il a donc fallu que mon camarade possède une forte dose de courage et de patience pour endurer si longtemps un tel tourment.

Je suis certain que les anciens du 692 qui liront ce récit auront vite reconnu le propriétaire malheureux de ce bandage et lui adresseront une ultime pensée. C'était un si brave gars.

FISSE Henri.  
K. G. 82597.

PROCHAIN RENDEZ-VOUS  
A « OPERA-PROVENCE »,  
DIMANCHE 20 OCTOBRE.  
VENEZ NOMBREUX !



# La gazette de Heide

Chers Amis (es),

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre carte postale du Mont Saint-Michel. C'est gentil d'avoir pensé à nous et cela a fait bien plaisir à ma malade et à moi. J'en remercie l'expéditeur et les co-signataires. Je ne cite aucun noms car il y en avait d'illisible.

J'ai bien aimé cette vue et surtout ce ciel breton qui doit ressembler à un ciel normand. J'en prend note.

Georges CAMUS a fait un compte rendu savoureux et lyrique que, j'espère, Le Lien publiera dans son intégralité, eu égard à nos poètes Heideriens (ennes). Chapeau... même « pas rond ».

Georges, tu as la parole.

## REUNION DU 5 JUIN 1985 A SAINT-GEORGES EN REINTEMBault

Ils n'avaient pas de chapeaux ronds  
Dans leur belle et verte campagne  
Pendant ils étaient Bretons  
Mais tous au bord de la Bretagne.

Georges Camus.

— ★ —

C'est en effet à la frontière « Bretagne-Normandie » à Saint-Georges en Reintembault, que s'est tenue cette année, notre réunion annuelle des Anciens de Heide. C'est un charmant bourg typiquement breton, près de Louvigné du Désert et à quelques kilomètres de Saint-James, où se trouve un mausolée émouvant, élevé à la mémoire de nos alliés Américains venus mourir ici pour défendre nos libertés.

Notre présence ici n'a pas été qu'un pèlerinage, le temps maussade et froid, loin d'altérer la joie de se revoir, a réuni pour notre agape 39 personnes. Parmi les Anciens et leur famille, étaient présents : ANTI, ANTOINE, BIOLLEY, Mme BOUIER, CAMUS, COMMIN, Abbé FEUILLET, organisateur de la réunion, GAUTHIER, MARQUETTE, PROST, RABOU, ROUE, TRAISNEL, VANNEAU, SAYO, SEMPOU, SIX, THY.

A d'autres nous adressons tous nos vœux de prompt rétablissement pour eux et les leurs, car pour des raisons de santé, ils n'ont pu nous rejoindre et se sont excusés : AYMONIN, P. BENE, Raoul BEYNEY, BODSON, DELEPINE, DEMERLEER, DESTON, FAUCONNIER, FRANCOIS, GALABERT, HUON, HAUSPIE, JOUCOUS, JULIEN, MARACHET, THOUZEI et aussi notre fidèle TOULET (N.D.G. (1) : mais où est donc ROULLEAU ?)

Entre la poire et le fromage... selon l'expression consacrée, (N.D.G. : Camembert sans doute ?) la verve de chacun donna sa résonnance.

Roger MARQUETTE, Président de notre groupement, dans une allocution brève nous fit remarquer combien notre association est vivante et fête cette année son 40<sup>e</sup> anniversaire.

## VOYAGE en PÉRIGORD

Chaque année, courant mai, j'organise un petit voyage de trois jurs avec les P.G. du secteur.

Après Narbonne-Plage, les Iles Borromées, la Suisse, le Mont Saint-Michel et les plages du débarquement, nous avons choisi le Périgord.

Franchement, au départ, je n'étais pas « chaud ». Maintes fois dans ma jeunesse — en famille — nous nous contentions de rouler en ignorant les coins magnifiques qui existent dans cette belle région.

Premier arrêt à Tulle où au « Bon Accueil » nous avons savouré les spécialités du pays. Triste rappel : en juin 1944 les S.S. exécutèrent une centaine d'otages (pendaisons). Le patron fut au nombre des victimes.

Collonges-la-Rouge avec ses maisons entièrement construites en grès rouge ; magnifique clocher. Maurice BIRAUD y possédait une belle demeure... il repose maintenant dans le petit cimetière...

Visite du Gouffre de Padirac.

Deux nuits à l'« Hôtel de la Paix » à Payrac ; les travaux de restauration étaient à peine terminés. Bonne table et bon gîte.

Domme, joyau du Périgord, ancienne place forte fondée en 1221.

Les Eyzies de Tayac, capitale de la préhistoire, dans la vallée de la Vézère ; visite du Musée.

Rocamadour, site incomparable, admiré chaque année par des milliers de visiteurs... quelles merveilles !

Sarlat... quelle belle promenade dans le passé. Tout est à voir : maison de la Boétie, ancien évêché, etc... Ce coin du Périgord noir ne contient que des merveilles.

A un certain moment, une pancarte annonçait : Bordeaux et la Gironde. Nous nous trouvions non loin du « pays » de notre rédacteur en chef Jo. TERRAUBELLA.

Comme lui, grand amateur de la nature, je comprends mieux maintenant ses écrits admirables, vantant les incomparables attraits de son séjour. Je suis comme lui attaché à mon terroir (puisque j'habite dans la vaste maison qui m'a vu naître). Nous ne pouvons lui souhaiter qu'une longue retraite, avec comme conséquence, la lecture de sa belle prose dans notre GRAND journal « Le Lien ». Les fidèles Amicalistes pensent certainement comme moi.

P. DUCLOUX - 3593 X.B.

SIX offrit le champagne et reprit son accordéon dont les accents firent l'effet d'une jouvence. SEMPOU, avec humour, nous conta des histoires drôles (N.D.G. : il est Belge !); puis Saint-Georges se trouvant en pays Breton, il fallait bien plaisanter les voisins Normands. Jeannette PROST s'en est chargée avec grâce (N.D.G. : comme l'an dernier), en lisant deux gaudrioles normandes d'autrefois, poèmes écrits par Félix Hervy. Notre ami Francis FEILLET, natif de Saint-Georges, nous lut ce charmant poème consacré à sa région, dont voici le texte :

**HYMNE AU GRANIT** de Roger LEVEQUE.

**O terre de granit recouverte de chênes...**

Tout aux confins du Maine et de la Normandie,  
Se dresse Saint-Georges, et sa tour qu'on envie  
Marque un rude pays comme un fier jalon,  
La terre de granit et les premiers bretons  
Où la route bordée de demeures coquettes  
Semble toujours jouer comme l'escarpolette...  
Mais voici les genêts et les chênes tordus  
Et le sol parsemé de rocs, oblongs, moussus,  
Ces rocs millénaires que le carrier attaque  
Terrasse, extrait, façonne, obstiné sans répit  
Et module avec art ce dur et fier granit.  
O ! dur granit breton, il fallait un cantique  
Pour dire ta vertu, cloré toute critique  
Granit de Louvigné, Cogles ou Lanhelin  
Rose de la Clarté ou blanc du Cotentin  
Et celui de Chausey qui fit le bel Archange,  
Je vous réunis tous dans la même louange,  
Granit blanc, granit vert, bleu, noir, gris, rose, roux  
Couleurs qui chantent aux yeux. O ! granit de chez nous  
Dont nos aînés jadis firent des cathédrales,  
Vous avez mérité des clameurs triomphales.  
Voyez surgir du sol, les menhirs, les dolmens,  
Tombeaux de nos aïeux tapissés de lichens  
A tous nos carrefours, des émouvants calvaires,  
Et dans nos chemins creux, les humbles croix de pierre.  
Monuments funéraires ou rustiques maisons  
On vous fit en granit, et l'on avait raison  
Même pour un travail un peu plus prosaïque  
Bordures et pavés, petites mosaïques,  
Vous attendez l'usure avec sérénité  
Ce qui est en granit dure une éternité.  
Vous avez vu le « Mont » sa fine silhouette  
Façonnée de béton, qui serait son squelette ?  
Des fissures béantes, du fer tout rouillé.  
La tempête et la mer ne l'ont pas dépourillé  
De son charme admirable que l'étranger envie  
Il nous reste, impassible, animé de survie,  
Et le touriste est là, béat d'admiration  
C'est pourquoi des maires avec obstination  
Bâtissent en granit leurs villes effondrées...  
Pauvres cités martyres, rasées, incendiées,  
Saint-Hilaire, Fougères, et ce vieux Saint-Malo  
Qui par ce clair soleil chante son renouveau.  
Au doux pays de France, tout serait neuf et stable  
Si souvent au lieu de bâtir sur du sable  
On eut, avec amour, tel l'oiseau fait son nid  
Construit sur le granit !

Après toutes ces évocations où se réjouissent et le cœur et l'esprit, nous avons quelques-uns laissé courir notre pensée vers des lieux où d'autres ont souffert jusqu'au sacrifice, d'autres sont morts pour leur idéal... A quelques lieues de là, que l'archange ne soit pas qu'un symbole, avec ses ailes déployées et son glaive haut placé, qu'il soit protecteur non seulement de la foudre du ciel mais aussi de la folie des hommes.

Georges CAMUS.

— ★ —

Et voici maintenant, pour terminer ce récital, le bouquet du feu d'artifice : les gaudrioles de l'amie Jannette, de Félix Hervy :

## LE FOIN

La terre fume aux feux du grand soleil de juin...  
Les herbes hier encor, mollement balancées  
Au souffle du Zéphir, sont par ce clair matin  
Sous les coups de la faux sacrilège, couchées.  
Le paysan, le torse à demi-nu, sans fin  
Sous le ciel enflammé fane les graminées  
Qui livrent en mourant, leur parfum doux et fin...  
Et les brises s'en vont au loin tout embaumées...  
Un chariot craquant sous l'effort des chevaux  
Porte jusqu'au grenier le foin crissant et nos  
Petits gars qui ne sont jamais las, jamais veules  
Se disent, oubliant les fatigues du jour,  
« Il est un temps pour le plaisir et pour l'amour »  
Ils embrassent, le soir, les filles près des meules...

## LES DEUX AMIS

Il est midi ; l'homme détèle  
Et sous le chêne au large front,  
Le cheval et son maître vont  
Faire une « pause » fraternelle.  
L'homme tire de son écuelle  
Le fromage blanc, le lard blond,  
(N.D.G. : encore du calando !)  
Et du sac au ventre profond,  
Le litre où le cidre étincelle !  
Puis il s'endort profondément.  
Sa poitrine, d'un mouvement  
Régulier, se gonfle et dégonfle.  
Et le bon cheval somnolent,  
Comme s'il veillait un enfant  
Regarde son ami qui ronfle...

Et voilà, c'est envoyé, on dirait du J. DE LAB ; en mieux quand même...

Je vous quitte et vous exprime le plaisir que j'ai d'être avec vous par la pensée, il n'y a pas que des nuages noirs... il y a ceux de Normandie...

Jean AYMONIN.  
27641 XB.

(1) Note du gazettier.

## AUBENAS - 11 Mai 1985 1945 - 1985

40<sup>e</sup> anniversaire de la capitulation nazie, mais surtout de la libération des camps et de notre retour à la liberté.

La Section Gard-Ardèche de notre Amicale n'a pas manqué de fêter ce mémorable événement, au cours de son annuelle « Journée du Souvenir et de l'Amitié » qui, cette année, s'est tenue le 11 mai à Aubenas (Ardèche).

Une messe, célébrée par le Père SOUCHE ancien aumônier de compagnie au Stalag X B, qui présenta les excuses du Père FORESTIER et du Père PONTIER empêchés d'être parmi nous, à raison d'un changement de dernière heure de la date initialement retenue, ainsi que du Père CHAUDESAIGNE pour raisons de santé, réunissait tous les participants à la chapelle du Couvent Saint-Régis, dans une fervente célébration à la mémoire de tous nos camarades prisonniers de guerre morts en captivité, ou depuis leur retour, et plus particulièrement à celle de nos amis Albert PLANCHER et Marcel DUBELLEY décédés depuis notre réunion de l'an dernier, à Connaux (Gard).

A l'issue de cette messe, les A.C.P.G. se retrouvaient au Monument aux Morts d'Aubenas où un superbe coussin de fleurs, aux couleurs nationales, était déposé par nos amis POUDEVIGNE (Ardèche) et PONTIER (Gard) tandis que, dans une courte allocution, René MOUFFLET évoquait le 40<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps et la mémoire de tous les camarades qui, soit à la suite de maladie, soit à la suite de privations notamment au camp de Rawa-Ruska, soit encore à la suite des

bombardements alliés, n'avaient pas eu, comme nous, la joie de la connaître, et pour qui une minute de silence fut observée.

Domage que le soleil n'ait pas été au rendez-vous de cette émouvante cérémonie.

Puis, comme il se doit, tous se retrouvèrent ensuite, dans la joie et la bonne humeur, à l'Hôtel-Restaurant « La Pinède » autour d'une bonne table, très joliment fleurie, où les convives eurent la surprise de découvrir un « menu » dont la couverture présentait le « mirador » que personne n'a pu oublier (le verso relatant l'histoire de la libération du camp de Sandbostel) et un portecouteau composé d'un « barbelé » orné d'un bout de ruban tricolore.

En résumé, excellente ambiance pour tous nos amis qui se séparent en espérant bien se retrouver, une fois encore, l'an prochain dans le Gard.

Ont participé à cette belle journée :

— Pour le Gard : GRANIER et Mme, CANNAUD et Mme, LINARES, FOSSAT, MONNIER et PONTIER.  
— Pour l'Ardèche : Père SOUCHE, AUBERT, THERME, BLANC, LAROCHE et son fils, BARACAND et Mme, VEDEL et Mme, SANIAL et Mme, NOGIER et Mme, POUDEVIGNE et Mme, BOURRET et Mme, BLANCHON et Mme, COYRAS et Mme, MOUFFLET et Mme.  
— Et en outre : BRUN et Mme (Marseille), CHARPEREL et Mme (V B - Drôme).

Etaient excusés : Père FORESTIER, Père PONTIER, Père CHAUDESAIGNE et nos amis MASMEJEAN, BARELLI, BORIE, FILHOL, CHABALIER, MATTEO, CAUSSE, GUY, BERAUD, DUFOUR ainsi que Mme veuve PLANCHER.

## CORRESPONDANCES

DOMPTAIL (VOSGES)

A la suite de la publication du numéro spécial du Lien, consacré au 40<sup>e</sup> anniversaire du retour de captivité, notre ami P. SPIRAL nous a fait tenir une longue lettre dont nous extrayons les passages suivants :

«...Il ne faut pas oublier que nous avons été prisonniers parce que la majorité d'entre nous ont été d'abord des combattants. Merci à notre camarade P. DURAND de l'avoir rappelé en faisant publier dans le n° 406 le récit du combat héroïque des restes de la 3<sup>e</sup> Compagnie de FV du 21/146 RIF, bataillon auquel j'ai eu l'honneur d'appartenir... »

Ayant échappé, grâce à un heureux concours de circonstances, à l'encerclement, P. SPIRAL poursuit : « Comment me serais-je comporté devant le peloton d'exécution ? Le combat est une chose, l'assassinat en est une autre. Je n'ai pas dormi des nuits entières après avoir lu le récit que fait Roger BRUGE de ce drame. J'étais hanté par la vision de ces malheureux frères d'armes s'écroulant les uns après les autres. Roger BRUGE a eu raison d'écrire l'histoire de la ligne Maginot et de nous rendre ainsi notre Honneur... »

« Encore merci à DURAND et à tous ceux qui racontent soit des souvenirs de 1940, soit ceux de leur libération, ce qui permet de ne pas oublier... Voici l'adresse de l'Association des Anciens Combattants de la ligne Maginot, association dont l'action doit être soutenue : B.P. 652, 57011 Metz Cedex 1 ».

Et SPIRAL de conclure :  
«...Je vous prie de transmettre à ANCEMENT, que j'ai connu à la Manufacture des Tabacs de Nancy, toutes mes condoléances et mes sentiments d'amitié pour la perte cruelle qu'il vient de subir, en lui rappelant le bon souvenir que la famille SPIRAL a gardé de l'accueil que la famille ANCEMENT lui avait réservé... »  
« Meilleur souvenir à LANGEVIN, PONROY, ROSE, RYSTO, BRANDT et à tous ceux que j'ai connus, à Fauvel et à bien d'autres encore, dont les membres du Bureau ».

Merci à notre ami SPIRAL pour sa lettre et les documents qui y étaient joints, qui montrent bien l'action qu'il mène pour que vive le souvenir de ceux qui, dès 1940, moururent pour la France et pour la liberté.

J. T.

Suite page 8.



## CORRESPONDANCES (suite)

SUR LA LEGION D'HONNEUR  
DU « GRAND BERNARD »

Nous devons à l'obligeance de Maurice LECOMPTE de pouvoir publier ici quelques extraits de presse qui se rapportent à la remise de la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur à notre camarade JEANGEOORGES. Ses amis de l'Amicale ont été heureux d'une distinction dont ils n'hésitent pas à dire que, pour une fois — c'est loin d'être toujours le cas —, elle honore un homme qui méritait d'être honoré.

« C'est en enfant du pays (de La Bresse) qu'est venu M. Hubert Curien (ministre de la Recherche et de la Technologie), pour honorer de sa présence cette manifestation du 8 mai au cours de laquelle La Bresse honorerait un « grand », M. Bernard JEANGEOORGES. Le Maire parla « d'exemple de service(s) à transmettre aux jeunes » et le Ministre, citant le proverbe vosgien : « Tiens le voleur par le cou, mais ne l'étrangle pas », déclarait : « Vous, vous teniez l'adversaire jusqu'au bout, sans l'étrangler, mais sans lâcher prise ».

La paix venue, ces vertus militaires reconnues faisaient place à d'autres, de dévouement au bien public, de fraternité, de disponibilité et d'hospitalité non moins évidentes. Les unes et les autres ont fait un homme, Bernard JEANGEOORGES, notre ami.

\*

Dans une lettre récente, notre ami Henri PERRON m'écrit :

« Le Lien de juin m'apporte une nouvelle merveilleuse : la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur de notre Grand Bernard.

Toute La Bresse doit être en liesse. Les « roteuses Bertin » ont dû faire un massacre.

Je suis heureux pour le Grand, si sympa, si accueillant, si fraternel. Et quel charmant camarade ! Tous les matins, au Waldho, j'avais droit à mon chocolat au lait... Je constate, qu'enfin, on récompense l'amitié ! Bravo Bernard ».

## CHEZ NOS AMIS BELGES AUSSI...

« De même, il a plu à S.M. le Roi de conférer, à la date du 6 avril 85, la croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold II à notre Président Armand PIMPURNIAUX, en témoignage de reconnaissance des services rendus pendant la guerre 40-45 et décernée par arrêté n° 23653 du 6-4-85 ».

« Signalons en outre que notre Président, représentant l'Amicale des Stalags X A, B, C, a reçu le 10 janvier 1985 le diplôme d'honneur du Bien et du Mérite conféré par la Fédération Nationale de l'Encouragement et du Dévouement et ceci en reconnaissance de son action généreuse, permanente et bénévole en faveur des anciens prisonniers de guerre ».

Les anciens P.G. Français de l'Amicale des stalags VB - X A, B, C, le Bureau et les amis d'Armand PIMPURNIAUX se réjouissent de ces distinctions et lui adressent toutes leurs félicitations.

J. T.

15 AOUT 1985  
à ORCIVAL  
(Puy-de-Dôme)

Rassemblement-Pèlerinage des Anciens  
Prisonniers de guerre, Déportés et  
Déportés S.T.O.

Sous la présidence de Mgr DOZOLME,  
ancien Evêque du Puy, ancien Prisonnier  
de guerre.

\*

- 14 h 30 : Cérémonie au Monument aux Morts. Messe concélébrée par Mgr DOZOLME et des prêtres anciens prisonniers.
- 16 heures : Grande procession. Devant la « Croix des Prisonniers » érigée en 1945, allocution et lecture du « Message au Monde » lancé pour la première fois depuis Lourdes en 1979.
- 17 h 30 : Concert vocal.

## SOLUTION DES MOTS CROISES N° 410

HORIZONTALEMENT :

1. - Rédacteur. — 2. - Eleva. - Pré. — 3. - Varangues. — 4. - Aboli. - Réa. — 5. - noB. - Nia. — 6. - Crête. - Tee. — 7. - Hère. - Misr. — 8. - Erard. - Ota. — 9. - Saï. - Aunes.

VERTICALEMENT :

1. - Revanches. — 2. - Elaborera. — 3. - Déroberai. — 4. - Aval. - Ter. — 5. - Canine. - Da. — 7. - Epuration. — 8. - Urée. - Este. — 9. - Resaleras.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1985

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

## COURRIER DE L'AMICALE

Nous remercions notre ami Gabriel MAITENAZ, 22, rue A. de Musset, 26100 Romans-sur-Isère pour notre Caisse de Secours.

Notre ami André PALISSE, 9, rue des Marnes, 92410 Ville d'Avray, envoie à l'Amicale une très jolie carte d'un séjour qu'il effectue dans un kiboutz sur le Golan, et adresse son bon souvenir et ses amitiés à tous.

Merci à l'ami Léon ANCEMENT pour les documents envoyés — que nous avions eu par ailleurs —. Bon courage et bonne santé.

## CARNET NOIR

C'est avec une profonde tristesse que nous venons d'apprendre le décès de notre ami BARDIN Marcel, 10, rue du Faubourg Madeleine, 21200 Beaune.

A tous les siens nous adressons nos plus sincères condoléances.

Mme Jean BLANC, 18, rue Grande, Arnières-sur-Iton, 27930 Evreux, nous écrit : « Merci de tout cœur à tous les anciens d'Ulm et à tous les amis. Vous, qui avez su me consoler au moment de la maladie et du décès de mon mari Jean BLANC. Je n'oublierai jamais votre sympathie et votre gentillesse. Merci à tous. Les enfants et petits-enfants se joignent à moi en cette circonstance. A tous mon bon souvenir ».

Par son épouse Mme Marguerite MONS, Bourg Le Noaillan 33730 Villandrant, nous avons le regret d'apprendre la disparition de notre ami Gilbert MONS, décédé le 19 février 1985 à l'âge de 78 ans.

Nous exprimons à Mme MONS ainsi qu'à toute sa famille, nos condoléances attristées.

Par ces lignes, nous adressons nos plus sincères condoléances à Mme Alphonse BERNARD, à ses enfants, petits et arrière petits-enfants, ainsi qu'à toute sa famille, suite au décès de notre ami Alphonse BERNARD, disparu dans sa 77<sup>e</sup> année, muni des sacrements de l'Eglise, au Mesnil-Raoul.

A la suite du décès de son mari, notre regretté ami Ema MOREL, Les Cités, 25140 Charquemont, ancien du Kdo 605, sa veuve, très émue par les nombreux messages de condoléances reçus, adresse à tous ses remerciements les plus vifs. Merci pour notre Caisse de Secours.

Nous venons de recevoir une émouvante lettre de Mme Veuve JANNESON, 9, Bd de Picpus, 75012 Paris, qui n'arrive pas à se remettre du décès de son cher époux décédé l'année dernière à la suite d'un infarctus.

Pierre JANNESON fut déporté au triste camp de Dachau en 1944 et partagea les souffrances des nombreuses victimes de la sauvagerie nazie. L'armée américaine le libéra en même temps qu'Edmond MICHELET

(ancien ministre), et il fut félicité par le Général Leclerc ainsi que ses compagnons : « Vous êtes des héros, leur dit-il, la France ne vous oubliera pas ».

Comme tous les anciens P.G. et déportés qui ont partagé les mêmes souffrances avec des degrés différents suivant les camps, stalags, oflags ou kommandos, la France ne les oublie pas grâce à l'amitié qui y est née entre déportés et prisonniers.

Que Mme JANNESON se rassure, le souvenir de notre ami Pierre restera gravé dans la mémoire de tous ses amis et compagnons de captivité, et nous sommes persuadés que s'il peut ressentir les effluves de cette amitié et surtout l'amour de sa fidèle compagne qui ne pense qu'à son héros, il doit pouvoir reposer en paix.

Nous remercions Mme JANNESON pour son don à notre Caisse de Secours.

Notre ami l'Abbé PORCHERET, aumônier de l'hôpital 44270 Machecoul, nous fait part du décès, à l'âge de 83 ans, de Ferdinand ROUSSEAU, rue de Bretagne, Oudon, 44150 Ancenis, ancien P.G. du X.B.

La sépulture a eu lieu le 22 avril 1985 sur les bords de la Loire à Oudon et, nous écrit l'Abbé, Ferdinand était fidèle, aussi longtemps du moins que sa santé le lui permit, aux rencontres amicales d'anciens du X.B. que nous organisons dans notre région de l'Ouest de la France.

A son épouse, à ses enfants et petits-enfants, nous offrons nos très sincères condoléances auxquelles se joignent tous les anciens P.G. de notre Amicale.

Merci à notre ami l'Abbé pour notre Caisse de Secours.

R. V.

C'est avec une grande peine que nous avons appris le décès de notre très cher camarade Pierre VILA, Président de l'Amicale des XI et membre du Conseil d'administration de l'U.N.A.C., le 28 avril dernier, à l'âge de 75 ans.

Pierre était un excellent camarade qui a rendu à tous de nombreux services grâce à une mémoire extraordinaire qui lui permettait de renseigner avec une grande amabilité les camarades qui nous rendaient visite rue de Londres et quelle que soit l'amicale.

Nous le regretterons toujours, c'était une « figure » de l'U.N.A.C.

Les amicales qui voudraient participer à la couronne qui lui a été offerte et à une plaque-souvenir qui sera déposée plus tard sur sa tombe peuvent le faire en adressant à l'U.N.A.C. leur participation. Merci de tout cœur.

M. SIMONNEAU.

## Dernière heure

## TARBES - 16 juin - Rassemblement de P.G.

« Le rassemblement annuel des anciens P.G. des stalags III et XII, en particulier, bien entendu ouvert à tous les amicalistes quel que soit leur stalag et même aux non inscrits à une amicale, aura lieu à Tarbes (Hautes-Pyrénées) le dimanche 16 juin 1985 ».

Tarbes, j'y fus en tant que représentant des VB - X A, B, C et comme pyrénéen d'origine. Il pleuvait, le ciel était bouché.

Un gentil petit théâtre, les Nouveautés, nous ouvre ses portes. On s'attend à une représentation de Courteline ou de Feydeau : velours rouge et rampes de lumière... La salle n'est pas très garnie mais beaucoup de P.G. sont venus, du département et des départements voisins, accompagnés ou non de leurs épouses. Sur la scène, M. SIMONNEAU, président de l'U.N.A.C., entouré de LASSALLE, délégué départemental des Hautes-Pyrénées, de GRETEAU, délégué de la Gironde.

L'humour de J. LASSALLE, un humour bigourdan propre à rivaliser avec celui de la... Cannebière, fuse d'entrée dans son allocution de bienvenue. La liste des « excusés » est longue : maladies et autres raisons valables ne surprennent plus, elles sont, avec le temps qui passe, devenus des réalités inévitables.

GRETEAU aussi, à son tour, excusera quelques parisiens, habitués de ces rencontres mais, aujourd'hui, légitimement empêchés : JAGER, SABARLY, Mme MENU. Et autant de bordelais dont je n'ai pas retenu les noms.

SIMONNEAU prend ensuite la parole. Pour notre Président, tout va bien pour les amicales fédérées au sein de l'Union, l'activité sociale se maintient et se développe harmonieusement, démontrant la grande fraternité du mouvement P.G. La situation des veuves reste, elle, toujours très préoccupante. Bien des obstacles subsistent pour arriver à faire considérer les veuves de combattants P.G. comme ressortissantes, en droit, de l'Office National. La reversion de la retraite du combattant, l'augmentation des pensions, le rattrapage... qui ne se rattrape pas, la pathologie de la captivité, le silence des médias à notre égard, autant de questions qui portent notre déception au plus haut, mais dont nous finissons par prendre l'habitude. Elle dure depuis des dizaines d'années et nous avons toutes les chances de l'emporter, cette déception, avec nous dans nos tombes ! L'extinction des problèmes par l'extinction des ayants droit, il fallait y penser...

11 h 30, sous une forte pluie, dépôt d'une gerbe au Monument aux Morts, en présence de M. le Maire de Tarbes.

12 heures, réception et vin d'honneur à la Mairie. Emouvant et sympathique accueil — au cours duquel tout sera dit, dans le fond et dans la forme, par le premier magistrat de la ville, discours suivi de la réponse non moins circonstanciée et amicale de Simonneau.

Le repas traditionnel devait suivre, auquel je n'ai pu participer, à mon grand regret. Ma famille m'attendait à quelques pas de là. Mais je ne doute pas que l'ambiance a dû y être chaude, les pyrénéens sont gens du Midi, quoi qu'on en pense du côté de Marseille...

J'ai beaucoup goûté, une fois de plus, la chaleur et l'amitié qui se dégagent de ces rencontres P.G. Quelque chose d'indéfinissable hante ces lieux de rendez-vous, où qu'ils soient. Et il m'arrive de rêver parfois à une société française où les hommes, tous les hommes, sauraient vivre « en communion » comme le font les anciens P.G. ! L'épreuve forgerait-elle, seule, ce sens vrai de l'amitié et de la solidarité ? Je le croirais volontiers.

J. TERRABELLA.

## GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix